

TOUTES LES PETITES CHOSES QU'ELLE FAIT... NE SONT PAS MAGIQUES

IL Y A DES MOMENTS dans la vie où des choses du passé vous reviennent au présent sans prévenir, et dans des circonstances totalement inattendues. En ce qui me concerne, c'était un moment de ma vie assez particulier, il y a de cela trente ans, qui m'est ainsi revenu récemment. C'était à Chicago dans le cadre d'une émission de radio parodique animée par un ancien camarade de classe d'une amie avocate, du nom de Stuart Lewinson. Plus connu sous le nom de Stuart Crankshafte, et diffusé sur plusieurs réseaux en syndication avec son émission de radio *L'Heure des Complots*.

Autant vous le dire tout de suite, je ne suis pas du tout objective avec lui, car je suis fan de son émission, diffusée le samedi soir à Denver après 21 heures heure des Rocheuses, sur WKSFG Radio. Ce type me fait purement et simplement pisser de rire en reprenant, pour les distordre complètement, les grands thèmes conspirationnistes habituels sous le boisseau de l'humour absurde le plus délirant. Il se moque ainsi d'émissions complotistes prétendument sérieuses comme *Coast to Coast FM* ou la fameuse *Nation Under Siege* de John Alexander.

Le pire dans cette émission, c'est qu'elle est délibérément présentée de façon à ne pas être distinguable, sur la forme, de ses modèles qui se prétendent sérieux. Et le problème, c'est qu'il y a des gens parmi son public qui croient que les thèses conspirationnistes qu'il développe dans son émission sont autre chose que de la parodie... Il y a bien un avertissement systématiquement diffusé avant son émission, indiquant qu'il s'agit d'un programme comique au contenu purement fictionnel, mais cela n'empêche pas les complotistes les plus atteints de prendre son humour au premier degré. Avec parfois des conséquences désolantes.

Ainsi, lors d'une de ses émissions, Stuart avait "démontré" que le quartier général du Nouvel Ordre Mondial n'était pas installé sous l'aéroport de Denver, mais sous celui de Kankakee, Illinois, 27 537 habitants... Trois semaines après l'émission, un timbré, qui avait pris au sérieux ce gag, était allé creuser dans l'enceinte de cet aéroport d'aviation générale avec une pelleuse pour mettre à jour le siège des maîtres du monde... Il n'y a fort heureusement pas eu de procès car l'opérateur de la pelleuse

avait été jugé dément par un expert psychiatre mandaté par la défense, commanditée par sa famille.

C'est une illustration, certes navrante, de ce que l'on appelle le point de Poe. Cette règle dit qu'au-delà d'un certain degré d'outrance dans la présentation de thèses idéologiques extrêmes, il devient impossible de faire la différence entre la thèse authentique et sa parodie. C'est un point avec lequel Stuart fait très attention à plusieurs niveaux. Tout d'abord, *aucun* de ses intervenants n'est un véritable conspirationniste. Ce sont tous soit des acteurs payés pour ça, soit des amis à lui anti-complotistes et rationalistes, soit des personnalités sceptiques et rationalistes qui viennent tantôt jouer un rôle de complotiste, tantôt jouer leur propre rôle pour démonter les thèses exposées.

Ensuite, toutes ses émissions sont scénarisées, montées et diffusées en différé, même les interventions téléphoniques (bien évidemment jouées par des acteurs) sont scriptées au mot près. Et, enfin, tous ses textes sont truffés de jeux de mots, d'erreurs grossières faciles à détecter, voire de contradictions et d'incohérences flagrantes même pour un non-spécialiste. Le problème, c'est qu'à l'exception des jeux de mots, il en est de même pour les émissions qui prétendent sérieusement traiter de complots. . .

Comme je préparais un article sur cette émission pour *Rational Thinking* suite à la réactualisation d'un article que j'avais écrit sur les théoriciens de la conspiration vingt ans plus tôt, j'avais été invité par Stuart lors de l'enregistrement d'une de ses émissions, pour suivre de l'intérieur tout le processus de fabrication. Et là, comme il me l'a si bien dit, il n'y a rien de plus sérieux que la rigolade. Son équipe habituelle de huit personnes, cinq acteurs, un scénariste, un documentaliste et un *journaliste*, calibraient au mot près chaque moment de l'émission, de la recherche des thèmes à parodier (d'où le journaliste et le documentaliste) à la *mise en scène* de l'émission.

Même les passages qui dégénèrent en foutoir complet, quand deux complotistes s'engueulent en public par exemple, sont écrits et joués comme des scènes de théâtre, avec des répétitions, des réécritures et plusieurs prises si nécessaire. Et c'est extraordinaire de voir ainsi à quel point il est facile dans ce domaine de fabriquer du faux intégral qui sonne vrai, au point de tromper les crédules malgré l'avertissement explicite diffusé en début d'émission : *Attention, l'émission qui va suivre est une pure fiction entièrement scénarisée – Tous les intervenants sont des acteurs, et tout leur texte est un script rédigé à cet usage par un scénariste professionnel.*

Ce jour-là, une semaine avant la Noël 2014, j'ai assisté à l'émission dans laquelle Stuart parlait, entre autres sujets, du retour des hélicoptères roses, de la menace sur la santé de l'addition de $C_6H_8O_7$ dans les aliments, avec un expert médical répondant au nom de docteur Martin Borman, et des habitants d'une maison de Podunk, Ohio,¹ dont le logement serait hanté par le fantôme de Joseph Staline. Petite clef de lecture : $C_6H_8O_7$, c'est la formule chimique de l'acide citrique, et le docteur Martin Borman est en fait un vrai docteur en médecine, avec un vrai accent français, qui répond au nom de Martin-Georges Peyreblanque. Comme il avait perdu un pari sur une question d'épidémiologie avec un de ses amis qui travaille au CDC à Atlanta, il venait payer sa dette en racontant des âneries dans cette émission. Avec un talent indiscutable, d'ailleurs. . .

1. Terme équivalent au français Pétaouchnok.

Le plus dur dans cette émission, cela consiste à raconter des conneries énormes sans rire. Ceux qui le font habituellement sans être des comédiens d'élite croient dur comme fer à leurs âneries. . . J'ai proposé à Stuart d'intervenir avec une histoire de complot qui aurait visé à faire croire que la Nouvelle-Orléans avait été inondée en 2005 lors du passage de l'ouragan Katrina alors que la ville était en fait restée au sec. Je devais intervenir sous le pseudonyme de Jolene Van Dyke et rendez-vous était pris pour juin 2015. J'ai réglé ce jour-là avec Stuart, en conférence de rédaction, les détails pratiques de mon intervention :

« Jolene, comme tu es une de mes fans, tu connais le format. Je te demande une intervention dans les dix minutes maximum, tu m'envoies ton texte d'ici un mois ou deux pour que je puisse y travailler dessus. Je ne te cache pas qu'il y aura des corrections et des modifications, mais tu en auras une copie avant d'être enregistrée pour passer à l'antenne.

— Pas de problème, je suis bien convaincue que je ne pondrais pas un texte prêt pour la radio du premier coup. Après tout, avec *Rational Thinking*, nous avons un correcteur qui nous relis avant publication et mise en page, je connais la procédure. Par contre, pour trouver le lien entre Katrina, un complot et la ville à sec, je sèche un peu.

— Conseil de pro : tu prends une belle après-midi un week-end pour te balader dans la ville, chez toi, en pensant à rien, et tu regardes bien tout autour de toi. À un moment donné, quelque chose attirera ton regard et t'inspireras. Tu le notes soigneusement et tu en fais l'auteur ou le motif de ton complot. Après, tout vient tout seul pour les liens de cause à effet, les motivations, et le modus operandi. Ces histoires de complots sont tellement ineptes que la meilleure façon d'en fabriquer une, cela consiste à ne *surtout pas* essayer de faire quelque chose de logique, cohérent, voire tout simplement de vraisemblable. *Plus c'est con, plus c'est bon.*² Au passage, j'ai remarqué quelque chose d'important en matière de radio : tu as une très jolie voix grave, chose rare pour une femme dans ta tessiture hors chanteuses d'opéra.

— Merci, on me le dit souvent. Je suis chanteuse amateur dans un groupe de rock entre amis, et je suis contralto. Mes amis m'ont toujours dit que j'avais presque la même voix que Bobby Kimball, le premier chanteur de Toto. Je n'ai jamais su si je devais prendre ça pour un compliment ou pas. . .

— Faut que je te vois sur scène pour juger. . . Tiens, notre ingénieur du son, Tessie Carpenter. . . Tessie, nous parlions justement de voix avec Jolene Wisniewski. Je ne sais pas si tu as entendue parler d'elle, c'est la journaliste de *Rational Thinking* qui fait un reportage sur nous.

— Ah, mais nous nous connaissons déjà ! Cela date de bientôt trente ans, j'habitais Portland à l'époque, je ne sais pas si tu te souviens de moi, tu bossais pour le cabinet d'avocats chargé par le proprio de la maison qu'on habitait de gérer nos impayés de loyer. »

J'ai immédiatement reconnu Theresa "Tessie" Carpenter. La grande adolescente brune aux cheveux coupés à ras et aux fringues gothiques était devenue une charmante adulte mince dans la quarantaine, avec toujours le même visage ovale aux traits délicats et aux yeux noirs, mais désormais encadré d'une longue chevelure brune. Elle m'a reconnue sans l'ombre d'une hésitation malgré les années :

2. En français dans le texte.

« Tu n'as pas beaucoup changé depuis Portland, toujours la même coupe de cheveux et les mêmes lunettes. T'es dans le journalisme maintenant ?

— À titre amateur seulement, je suis administratrice de sociétés de profession, j'ai mon cabinet à Denver. Je suis spécialisée dans les sociétés à but non lucratif.

— Denver ? C'est sacrément loin de Portland, t'as aussi fait du chemin... On peut se voir ce soir au dîner ? C'est moi qui invite chez moi si tu veux.

— D'accord ! »

J'étais ravie d'avoir retrouvé une personne avec qui j'avais eu des relations, disons, particulières lors de ma première année de fac de droit. C'était quelque chose d'assez tordu, et nettement plus en rapport avec mon occupation de journaliste pour *Rational Thinking*. Cela d'autant plus que j'avais eu l'occasion de faire une petite enquête sur des événements à Portland, à l'époque, dans lesquels nous avons été toutes les deux impliquées. Naturellement, vous vous doutez bien que le paranormal était présent dans l'affaire, mais n'allons pas trop vite...

Tout commence peu avant le printemps 1985, début mars. L'URSS avait enterré son précédent dirigeant, Konstantin Tchernenko, et son successeur n'était pas encore nommé. Aux USA, la reaganomania battait son plein, faisant écho à l'adoration des électeurs anglais pour Margareth Thatcher. Musicalement, c'étaient les années new-wave, avec leur musique de merde oubliable, The Police avait fermé boutique après *Synchronicity*, les Clash n'allaient pas tarder à faire pareil, et c'était le creux de la vague pour les autres. Ne me parlez pas de Duran Duran ou Depeche Mode, je tiens à digérer mon repas en paix, merci.

Au ciné, par contre, c'était les grandes années de Woody Allen, avec des films comme *Broadway Danny Rose* de 1984, que j'allais voir au ciné avec ma mère, inconditionnelle du cinéaste, et qui m'a passé le goût de son cinéma. Il y avait aussi l'ignominieusement descendu en flammes par la critique *La Porte du Paradis* de Michael Cimino, sorti en 1980 pile. Désolé pour les cuistres dépourvus de goût qui n'ont pas su l'apprécier, mais c'est un chef-d'œuvre majeur. Vu pour sa première diffusion en director's cut avec ma maman au ciné-club de Portland Sud en février 1985. Une claque magistrale pour moi.

En blockbusters, après *Le Retour du Jedi* en 1983, j'avoue que j'étais un peu blasée, et il a fallu attendre la trilogie du *Seigneur des Anneaux* quinze ans plus tard pour que je retrouve mon compte en la matière. Quoi que le *Dune* de David Lynch m'avait beaucoup plu l'année d'avant, celle de sa sortie. Et pas parce que la musique de la bande originale était d'un de mes groupes favoris, Toto. D'ailleurs, la bande du trio Lukather/Paich/Porcaro avait le vent en poupe en ce milieu des années 1980, après un quatrième album qui a cassé la baraque, un *Isolation* de 1984 plus que potable (mon titre préféré du groupe est dessus, c'est *Holyanna*, le dernier) et ils ont sorti ensuite un *Fahrenheit* en 1986 plutôt chouette, bien que sous-évalué à mon goût.

Pour ma part, j'étais entrée en fac de droit un an plus tôt, l'année de mes 17 ans, en 1984, et j'étais en pleine première année de formation pour un Juris Doctor, diplôme professionnel en droit qui demande trois années d'études à \$10 000 l'une en 1985 pour l'université de Portland. Je comptais profiter de ce premier diplôme pour trouver du travail quelque part et me payer par moi-même un Master of Law, le cran au-dessus,

puis un doctorat spécialisé en droit si j'avais l'opportunité de me payer une formation dans ce domaine. J'étais en milieu de parcours professionnel et je m'accrochais à mes études pour avoir un résultat correct.

J'avais découvert que tout ce qui était droit civil me passionnait, et je comptais faire carrière dans ce domaine. Non seulement en droit commercial, mais aussi en droit des particuliers et en droit associatif. Autre élément qui me passionnait, l'histoire du droit. Ce qui m'avait marqué le plus de mes cours de fac de l'époque, c'était de voir que la complexification du droit était parallèle avec le degré de civilisation des sociétés : plus le droit est complexe, plus la société est pacifique et évoluée, en gros.

D'un autre côté, c'était aussi mes grosses années galère. J'étais coincée chez mes parents faute d'argent, je ne pouvais quasiment rien me payer et j'alignais les petits boulots merdiques que je trouvais pour avoir plus que les \$100 que mes parents me laissaient comme argent de poche. Il faut dire qu'en dehors du gîte, du couvert et des frais d'inscription et d'études à la fac, tout le reste était pour ma pomme : loisirs, vacances, sorties entre copines. Le moindre moment de plaisir devait faire l'objet d'une planification soigneuse point de vue argent, car j'avais difficilement un dollar de côté, et des fins de mois qui débutaient parfois le quinze.

Le seul luxe que j'avais à l'époque, c'était la musique. Je jouais dans un groupe de copines comme guitariste, puis comme chanteuse, et j'avais toujours la Fender Telecaster et son ampli que j'avais péniblement extorqués à mes parents pour mon treizième anniversaire. Faute de fonds, je m'en contentais. Je m'étais ruinée l'année passée pour me payer un pédalier d'effets à \$300 et c'était le genre de dépense désormais infaisable avant la fin de mes études.

Par chance, j'avais réussi à trouver un petit boulot de secrétaire à la vacation dans un cabinet d'avocat, un poste qui me garantissait une rentrée supplémentaire jusqu'à \$200 par mois pour une demi-douzaine à une douzaine d'heures de travail par semaine entre mes cours ou le week-end, et me permettait de mettre un peu d'argent de côté pour partir en vacances. J'avais l'idée fixe d'aller en vacances en Europe dans un pays non anglophone, et il me fallait de quoi payer le billet d'avion, les transports et les frais de séjour sur place.

Autre point fort, comme je n'avais pas de voiture par détestation viscérale pour ce mode de transport, c'était de l'argent de moins à dépenser. Mon frère aîné, qui suivait des cours d'ingénieur en électromécanique à Boston à l'époque, s'était payé une Chevrolet Camaro d'occasion de 1972 qui lui coûtait les yeux de la tête en entretien, essence et assurance. Pas ce qu'il avait fait de mieux, selon mes parents. . .

Plus personnel, mon travail de secrétaire dans ce cabinet m'avait permis de me faire mettre le grappin dessus par une des associées dont je suis devenue l'amante. Stacy Bradshawn, grande brune athlétique dans la trentaine, n'avait pas eu le moindre mal pour mettre dans son lit la petite étudiante en droit timide et réservée que j'étais. Il faut dire que se jeter sur moi pour m'embrasser de force et m'arracher les vêtements pour plus car affinités avait beaucoup facilité le premier contact. . .

Seul petit problème, elle était déjà en couple avec une autre femme, de sept ans son aînée, et ça ne se passait pas bien entre elles. . . Je me permet d'aborder ce point de ma vie privée car c'est par elle que j'ai été impliquée dans l'histoire qui allait me faire connaître Tessie Carpenter, sa famille, leurs problèmes et certains aspects peu

reluisants du monde du paranormal. C'était par une de ces journées merdiques où le terme de "galère" prend tout son sens que j'ai été impliquée dans cette histoire.

C'était la première semaine de mars 1985, il pleuvait, les transports en commun étaient en grève, Camilla McKendrick, la compagne de Stacy, se doutait qu'il y avait quelque chose entre Stacy et moi, et elle m'avait coincée la veille après le boulot pour un interrogatoire sur mes relations avec Stacy qui tenait surtout de l'intimidation. D'où une scène en privé le soir entre les deux femmes, je n'ai jamais su laquelle des deux a fini seule sur le canapé. . .

J'étais sortie de la fac sous la pluie à cinq heures et demie en vélo et je m'étais épuisée pour être présente à ma vacation de six à huit heures du soir. J'étais à moins de \$500 de pouvoir partir en vacances l'été suivant et je grattais sur toutes les recettes et dépenses pour pouvoir y arriver, quitte à bosser comme une dingue. Il faut dire que le reste de ma vie personnelle à l'époque, c'était pas génial. Outre que Stacy et moi préférons ne plus nous fréquenter pendant quelque temps, réduisant ainsi à néant ma vie sentimentale, mon groupe de rock était en panne parce que notre abruti de batteur s'était cassé le bras lors d'un match de hockey.

Mick Danielson était un con fini mais c'était le seul capable de ne pas se planter dans l'intro de *Rosanna* de Toto. Elsie Selmers, ma meilleure copine de fac, ne voulait plus me voir parce que j'avais tenté de me taper sa mère, et le journal des étudiants auquel je participais n'avait plus un rond pour être publié, son dernier numéro était sorti en janvier avant la fermeture.

Donc, me taper cinq miles à vélo sous une pluie battante à huit heures et demie du soir pour aller porter une enveloppe avec des documents légaux importants à un client du cabinet, c'était pas ce qu'il y avait de plus désolant dans ma position actuelle. . . Monsieur Shaugnessy, de Shaugnessy and Partners, avocats associés, était bien embêté pour amener ces documents importants à un client qui en avait un besoin urgent. La société de coursiers n'avait personne sous la main, le client en avait un besoin impératif pour le lendemain matin, et monsieur Shaugnessy avait d'autres obligations, comme il l'a dit au téléphone à la société de coursiers :

« . . . Je suis attendu à un dîner d'affaires avec un important client à neuf heures pile et c'est à l'autre bout de la ville, je ne peux pas y aller moi-même. . . Non, une vacataire qui n'a pas de voiture, et même pas le permis de conduire ! En plus, les bus sont en grève et l'adresse n'est pas desservie. . . Oui, je suis encore là dans un quart d'heure, je vais essayer de trouver une solution, mais faites tout votre possible pour m'envoyer quelqu'un, à tout à l'heure !. . . Quelle désolation, dire que les sans-emploi ne manquent pas dans ce pays, et ces abrutis n'ont jamais assez de personnel pour avoir des coursiers quand leurs clients en ont un besoin urgent.

— Monsieur Shaugnessy, c'est si loin que ça, votre client ?

— C'est au 135 Smugglers Cove Road, sur la côte, à l'autre bout de la ville, à South Portland. . . Franchement, t'envoyer là-bas en pleine nuit, avec le temps qu'il fait, hors de question. Je tiens trop à te retrouver vivante, Jolene.

— Je prends le risque, au moins pour l'aller, si vous n'avez aucune autre solution. Je pourrais demander à mes parents de venir me chercher pour le retour. J'ai cru comprendre que c'était un document important pour votre client.

— Un ordre d'expulsion pour un de ses locataires mauvais payeur, qu'il veut lui remettre en mains propres au saut du lit. Le juge ne l'a légalisé que cette après-midi,

et notre client veut boucler cette affaire au plus vite. Il est chez lui, je peux essayer de le contacter pour lui demander de remettre l'opération à demain.

— Essayons quand même avant de voir si on ne peut pas avoir un coursier, monsieur. . . Si ça se trouve, Fasttrack Deliveries pourra nous envoyer quelqu'un. »

Comme il fallait s'y attendre, la société de coursier n'avait personne. . . Pour les \$25 de la course de nuit en urgence que cela lui aurait coûté autrement, monsieur Shaugnessy a accepté que j'y aille en vélo moi-même depuis le centre de Portland. L'adresse est dans le sud de la ville, le long de la côte. C'est faisable, mais sportif. Mais bon, j'étais tellement à court d'argent que je n'étais plus à ça près pour gratter quelques sous. Monsieur Shaugnessy m'a demandé de l'appeler chez son futur client à mon arrivée, faute de quoi il appelait la police pour me retrouver passé neuf heures et demie. J'ai pris le numéro de téléphone et je suis partie à huit heures, à la fin de mon service, avec les documents dans un emballage étanche, rangés dans mon sac à dos. Sans le savoir, j'allais faire mieux que gagner \$25 ce soir-là.

Pour faire une petite ballade en vélo, c'étaient les pires conditions possibles : il faisait à la fois froid et nuit, il pleuvait et Shore Road était très fréquentée à cette heure-ci du début de la soirée. Glacée par la pluie et le vent, je regrettais amèrement d'avoir eu cette idée de merde pour gratter un peu d'argent, et je serrais les dents en comptant un par un les yards qui me séparaient de ma destination au fur et à mesure que j'avancais.

Smugglers Cove Road est une petite allée résidentielle qui donne sur un groupe de maisons construites en bord de mer, dans un coin tranquille au sud de la ville, et c'est un coin charmant de jour et par beau temps, surtout quand vous n'êtes pas obligée d'y aller en urgence à vélo. . . Depuis le centre-ville, je suis allée au plus court en profitant du passage piéton du Casco Bay Bridge pour attraper Ocean Street et continuer tout droit vers le sud. C'est long, très long, atrocement long. Surtout sous la pluie, typique de début mars dans le Maine, dense et glacée.

Ocean Street, Cottage Road puis l'interminable Shore Road. . . Presque une heure à pédaler et j'étais bientôt arrivée. Je me suis arrêtée pour souffler un peu et jeter tant bien que mal un coup d'œil sur mon plan de ville, dans sa pochette plastifiée, et je tenais le bon bout. J'avais laissé sur ma droite Olde Colony Lane et je n'étais plus qu'à un quart de mile de Smugglers Cove Road. Mais alors que j'allais repartir, j'ai eu droit à une douche de la part d'un énorme camion qui, en roulant à pleine vitesse dans l'immense flaque d'eau sur le bas côté de la route.

J'ai purement et simplement été arrosée par la vague soulevée par les roues du camion, qui ne pouvait ignorer ni ma présence, ni celle de la flaque. Je m'étais arrêtée exprès sous un lampadaire allumé à la sortie de Olde Colony Lane, mes feux à piles allumés, pour être vue de tous, et ce salopard m'avait inondée de façon délibérée. Dommage que je n'ai pas pu noter son numéro. . . Fort heureusement, j'avais un ciré de marin jaune pour me protéger de la pluie, et ce fut avec un profond soulagement que je suis arrivée chez monsieur et madame Robertson, les clients du cabinet d'avocat. Voyant qu'une gamine à vélo leur apportait ce précieux document depuis Portland centre, les Robertson se sont mis en quatre pour me rendre service :

« Bonsoir madame, vous êtes bien madame Robertson ? Excusez-moi de venir à cette heure tardive, je suis la secrétaire de maître Francis Shaugnessy, j'ai votre ordre d'expulsion avec moi.

— Merci à vous d'être venue mademoiselle, entrez donc, il fait un temps épouvantable. . . Vous n'êtes quand même pas venue depuis Portland à vélo, non ?

— Si hélas, le cabinet n'avait pas d'autre solution pour vous faire parvenir ce document, notre société de coursier n'ayant pas de personne à nous envoyer ce soir. Excusez-moi, est-ce que je pourrais appeler quelqu'un à Portland depuis votre téléphone, s'il vous plaît ? C'est pour prévenir mon patron que je suis arrivée vivante et, si vous me le permettez, d'appeler mes parents pour qu'ils viennent me chercher.

— Ne vous en faites pas pour ce second point mademoiselle, nous devons nous rendre dans Portland pour notre travail, mon mari est chauffeur routier et il a un camion à laisser à son garagiste pour réparation, nous vous déposerons chez vous au passage, vu qu'on doit sortir la voiture. En tout cas, merci pour l'ordre d'expulsion, ça a dû être dur de venir le porter à vélo avec le temps qu'il fait.

— Pas trop, j'ai l'habitude, mais le plus dur a été quand je me suis faite délibérément arroser par un camionneur imbécile pas loin d'ici, alors que j'étais en train de regarder le plan. J'étais bien visible sous un lampadaire et le camion a roulé en plein dans la flaque, à croire qu'il l'a fait exprès.

— Il l'a fait exprès, et c'est Mary la timbrée qui le conduit, précisa monsieur Robertson. Elle fait ça systématiquement quand elle voit un piéton ou un cycliste qu'elle peut arroser par temps de pluie, c'est un vice chez elle. Je peux vous servir un café ou un thé en attendant, ça vous réchauffera, avec le temps qu'il fait. »

J'ai pris un thé, offert par des gens très aimables qui avaient des problèmes avec des locataires mauvais payeurs, après avoir rassuré mon patron au téléphone en l'informant que j'étais arrivée à destination en un seul morceau. Monsieur et madame Robertson avaient acheté, pour installer leur maison, un ensemble de propriétés autour de Smugglers Cove Road, un lot indissociable qui comprenait leur maison, deux hangars industriels (un que monsieur Robertson utilise pour son entreprise, et un autre qu'il loue) et une maison à usage d'habitation.

C'était ce logement qui accueillait un locataire mauvais payeur, que les Robertsons voulaient expulser. Et le cœur de tout ce qui va suivre. Madame Robertson, en me conduisant à la maison ce soir-là, m'a expliqué ce qu'il en était. Avec son époux, ils voulaient revendre la maison et les hangars dont ils n'avaient pas l'usage, mais le règlement de l'urbanisme imposait qu'ils fassent soit des remises aux normes, soit qu'ils démolissent les bâtiments et revendent les terrains nus. Les Robertsons avaient opté pour la démolition pure et dure mais il leur fallait des fonds pour y arriver, et ils louaient, en attendant, les hangars et la maison. Avec plus ou moins de bonheur :

« Cette maison étant un ancien magasin d'entrepreneur de pompes funèbres, ce n'est pas facile de trouver des locataires, même avec un petit loyer. Et les gens que l'on a pour habiter là sont toujours plus ou moins des cas sociaux. Nos locataires actuels, les Carpenters, ce n'est pas un cadeau : trois gamins, dont une aînée plutôt bizarre, un père qui fait des boulots à droite à gauche quand il n'est pas bourré, et une mère femme au foyer qui alterne les ménages pour boucler les fins de mois. Ils pourraient payer le loyer sans problème si le père ne buvait pas la moitié de ses revenus.

— Sans indiscrétion, ils ont beaucoup de loyers en retard ?

— Quatre mois. Nous sommes trop justes, mon époux et moi, avec ces hangars et cette maison. Il nous manque encore \$25 000 pour pouvoir tout faire démolir, et nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir des mauvais payeurs.

— Je pense que vous y avez pensé avant moi, le comté de Cumberland subventionne les propriétaires qui éliminent de l'habitat insalubre par démolition.

— Nous avons essayé, mais notre maison est trop habitable pour être éligible à ce programme, hélas ! En attendant d'avoir de quoi payer pour la démolir, nous la louons. C'est l'affaire de trois ou quatre années avant d'avoir les fonds nécessaires mais, en attendant, nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir de mauvais payeurs. . . Voilà, tu es arrivée, c'est un coup à attraper la crève de faire du vélo par un temps pareil. . . »

J'ai remercié madame Robertson pour le service qu'elle m'avait rendue et je lui ai rendu la pareille en téléphonant depuis chez moi au garage où son époux avait laissé un camion pour le prévenir qu'elle allait le rejoindre. C'était avant la banalisation des téléphones portables GSM, et il était commun de passer par des postes fixes de tiers ou des cabines téléphoniques pour se contacter d'un bout à l'autre de la ville. . . Pour moi, c'était une affaire banale de plus, et un peu d'argent durement gagné. Mais ce n'était en fait que l'ouverture d'un dossier dans lequel le paranormal allait jouer un rôle important.

À cette période-là, ma vie d'étudiante me préoccupait plus que les histoires de fantômes, esprits et autres phénomènes de foire comparables. J'étais à l'université de Portland avec mes deux copines d'enfance, Aline Cho et Monica Broughtham. Aline faisait ses études de journalisme et Monica était en lettres modernes. Nous nous retrouvions tous les midis à la cafétéria de l'université et c'est par elles que j'ai pu être en contact plus poussé avec les Carpenters.

Tout a commencé par une histoire de batteur. Ce qui me préoccupait le plus à ce moment-là, en dehors de ma liaison orageuse avec Stacy, c'était de trouver un batteur pour mon groupe. J'avais bien trouvé un candidat potentiel du côté de la fac de droit, mais ce n'était pas vraiment quelqu'un de réellement fiable. Comme je l'ai expliqué à mes copines, il avait déjà d'autres engagements et il nous voyait comme une simple possibilité optionnelle :

« C'est le seul batteur que j'ai pu trouver en fac de droit, et il est dans un groupe qui enchaîne les bals et les animations. En plus, il ne fait que de la country. Si on lui demande de passer à du power rock comme on fait, les copines et moi, ça va pas coller. . . Franchement, je ne sais plus quoi faire pour qu'on puisse continuer à jouer.

— T'as pas essayé de te placer dans d'autres groupes ? suggéra Monica. T'es une excellente guitariste, et une chanteuse plutôt cool, ça devrait coller.

— Ça ne m'enchant pas mais si je veux continuer à faire de la musique sur scène, je n'aurais pas le choix. . . J'ai que ça comme loisirs en ce moment avec mes galères de fric, si je laisse tomber, je ne te dis pas le coup au moral. Je n'aurais plus qu'à rester chez moi devant la télé quand je ne serais pas en train de trimmer pour gratter quelque cents ou une bonne note. . .

— Jo, je ne te promets rien, mais je peux en parler à mon mec, suggéra Aline. Il n'est pas musicien mais son oncle est ingénieur du son pour un studio de Portland. Il connaît pas mal de monde, et il pourra faire passer le mot.

— Essaie toujours. Les copines et moi, nous sommes quand même un groupe d'amatrices, je doute que ça intéresse des pros, mais on ne sait jamais... »

Dans le même ordre d'idées, j'avais un problème à régler avec Stacy. Profitant du fait que sa copine était en voyage d'affaire, j'ai mis au clair ma situation avec elle, surtout à cause de sa copine. Franchement, une situation d'adultère, ça ne me convenait pas du tout, surtout que l'amante trompée était du genre vindicatif. J'étais allée la voir après les cours, et je lui a fait un point de la situation :

« Ta copine Camilla m'a purement et simplement *coincée* pour me faire parler, et c'était à la limite de l'interrogatoire de police ! Naturellement, je ne lui ai rien dit, mais j'en ai assez de tout cela ! J'en peux plus Stacy, c'est pas une vie de devoir passer entre deux humeurs de ta compagne... Désolé de devoir te dire ça, mais il vaut mieux que ça se termine entre nous. Le vaudeville, c'est pas mon truc !

— Jolene, je sais que Camilla n'est pas commode, mais laisse-moi une chance ! En plus, je la soupçonne de me tromper, elle aussi. Je vais la quitter, c'est promis.

— Ça fait six mois que tu me dis ça, et tu es toujours avec elle !... Non, c'est fini toi et moi, point final ! Tu régleras ton histoire avec elle sans moi comme alibi, témoin ou tout ce que tu voudras !

— Jolene s'il te plaît... J'ai traîné pour régler ma relation avec Camilla, c'est vrai, mais je vais mettre les choses au point avec elle, laisse-moi un peu de temps, s'il te plaît.

— Non, c'est trop tard, c'est fini entre nous. Adieu Stacy. »

J'ai quitté son appartement en claquant la porte et, franchement, c'était aussi dur pour moi que pour elle. Mais j'avais prévu quelque chose pour clore de façon définitive cette liaison, je vous en parlerai plus tard car ça a quelque chose à voir avec cette affaire... Toujours est-il que le problème du batteur de mon groupe de rock allait enfin trouver une solution des plus brillantes. L'oncle du copain d'Aline nous a trouvé quelqu'un pour jouer avec nous, et ce n'était pas quelqu'un de mauvais.

Tout notre groupe avait rendez-vous avec lui chez lui pour une audition, et c'est ma copine Marcia Ramirez qui nous y a conduites. Étudiante en chimie, et clavier de notre groupe, elle avait à disposition la camionnette GMC que son père avait remplacée deux ans plus tôt pour son restaurant. Avec nos copines Susan Lundsén, bassiste et étudiante en histoire, et Helen Cagliotti, étudiante en école d'infirmière et seconde guitariste, nous nous sommes rendues à l'adresse indiquée, dans la banlieue nord de Portland, dans un quartier plutôt chic. Marcia avait des doutes quand à notre destination, et elle m'en a fait part, alors que je la guidais avec le plan :

« Jo, t'es sûre que nous sommes au bon endroit ? C'est le quartier des rupins ici, si on tombe sur les flics, avec ma camionnette pourrie, nous sommes bonnes pour finir au poste.

— T'as qu'à dire que t'étais venue livrer des tacos à un client. Ton vieux est le meilleur resto tex-mex de Portland, ça passera comme alibi.

— Il s'appelle comment déjà, le gars ? demanda Susan.

— J'ai que son prénom et son adresse : Lyman, au 3030 Westwood Terrace. Nous sommes attendues, il a été prévenu.

— Tant mieux, ça nous évitera de nous faire tirer dessus, commenta Helen. On vient de passer devant le 2746, ça doit pas être loin.

— C'est la maison au coin là-bas, le 3030, fit remarquer Marcia, qui a l'œil à ça. On peut se garer devant. »

La maison était à l'adresse de monsieur et madame Mercer, un nom qui me disait vaguement quelque chose, et qui m'a fait encore plus tilter quand le propriétaire des lieux est venu nous ouvrir. Ce n'était rien d'autre que le saxophoniste alto Joshua Mercer, une pointure qui est l'équivalent avec son instrument de quelqu'un comme Miles Davis l'est pour la trompette, Herbie Hancock pour le piano ou Charlie Mingus pour la basse. Bref, du lourd, et le genre de personne qui vous fait penser que vous vous êtes trompée d'adresse quand vous le voyez. Et c'est moi qui ai eu la tâche de présenter tout le monde :

« Heu... Bonjour monsieur Mercer, je m'appelle Jolene Wisniewski et je... hem... J'avais demandé à un ami l'adresse d'un batteur pour notre groupe et il nous a dit de venir ici et de demander Lyman... »

— Ah, c'est vous le groupe de rock, entrez-donc. Lyman, c'est mon fils cadet, il vous attend à la cave pour la répétition. Vous êtes en avance, c'est excellent comme attitude si vous comptez devenir pro.

— C'est pas trop notre ambition, mais ce n'est pas dans nos habitudes d'être en retard, rien que par politesse, répondis-je. Je pense que votre fils doit être impatient de faire notre connaissance.

— Mon ami Geoff lui avait parlé d'un bon groupe amateur en manque de section rythmique, si vous êtes aussi sérieuses avec la musique qu'avec la ponctualité, il va tout de suite vous adorer. C'est par ici mesdemoiselles... »

Notre batteur est bien Lyman Mercer, le grand afro-américain mince et athlétique que l'on voit comme musicien de studio ou de concert aujourd'hui avec tout ce qui compte dans le milieu du jazz ou du rock. Y compris Toto, dont il a remplacé le batteur pour trois concerts sur la côte est pendant la tournée des 35 ans du groupe en 2013. À l'époque, il vivait encore chez ses parents, et il commençait à être connu dans le milieu pro. Et, attitude remarquable, il ne regardait pas a priori le professionnalisme des musiciens avec lesquels jouer. Quand nous avons débarqué notre matériel pour nous installer avec lui, il nous a expliqué :

« Dans le métier, la seule chose qui compte quand on débute, c'est pratiquer, pratiquer, pratiquer, et pratiquer encore. Si tu ne veux jouer qu'avec des pros quand tu n'es pas une pointure comme mon père, faut changer de métier tout de suite. Je fais la tournée des groupes de lycée et de fac depuis des années pour acquérir de la pratique, et ça commence à marcher. Vous êtes étudiantes vous quatre, si j'ai bien compris.

— Oui, je suis en première année de droit, Marcia en deuxième année de chimie, Susan est étudiante en deuxième année d'histoire, et Helen élève-infirmière en première année. Le véhicule et l'instrument le plus cher de notre groupe, c'est Marcia qui fournit.

— J'en ai chié pour me payer mon DX7, commenta l'intéressée en amenant précautionneusement l'instrument en question, \$2 000 à l'époque. La première qui me demande des tacos ou un burrito, je lui en colle une !

— J'en ai pas mal brossé des caniches à la con pour me payer ma Telecaster moi aussi, tout le monde est dans le même cas que Marcia, repris-je. Alors, je ne sais pas

si Geoffrey Waldon t'as dit qui fait quoi, mais je suis aussi chanteuse en plus d'être guitariste.

— Et tu es gauchère, ta Telecaster étant recordée pour un gaucher... Bon, vous qui êtes fan de Toto, je vous propose qu'on commence par un petit truc sympa de la bande à Paich, Lukather et Porcaro. J'ai joué avec eux sur scène une fois du temps de leur troisième album pour assurer les percussions à un de leurs concerts à Boston. Maintenant que vous êtes toutes branchées sur les amplis, je pense qu'on peut y aller... »

Sans prévenir, Lyman nous a balancé à froid le roulement de caisse claire de l'intro de *Goodbye Elenore*, celle où je dois balancer un riff juste pendant le break de la batterie pour jouer l'intro, avant d'être rejointe par le synthé et la basse. À froid, c'est un morceau qui vous flingue immédiatement si vous êtes mauvais, et ce n'était pas notre cas. J'ai dû pousser la voix parce que la balance de mon micro (un Shure SM58 qui m'avait coûté un cadeau d'anniversaire plus \$50 de participation, le câble XLR et le pied étant de ma poche) n'était pas faite, et j'étais moins audible par défaut que mes copines quand elles faisaient les cœurs. À la fin, Lyman nous a dit :

« Excellent les filles, vous êtes mieux que ce que j'espérais. Et Jolene, génial le vibrato avec la Telecaster, c'est la première fois que j'entends ça !

— J'ai pas trop le choix,³ je ne peux plus me payer autre chose depuis que je me suis payé mon pédalier d'effets. Tiens, tant qu'on parle de rock, Lyman, tu dois connaître ça... »

Je lui ai balancé direct le riff d'intro de *Whole Lotta Love* de Led Zeppelin, et il a assuré. Ce qui m'a valu d'être qualifiée de version femelle de Robert Plant à l'occasion. Bon, là, c'est une vanne, j'en suis sûre vu que Lyman me l'a dit. Quoi que, c'est plutôt flatteur comme comparaison...

Après avoir réglé le problème du batteur de mon groupe, il me restait à mettre un terme à une relation pénible de façon radicale. Un soir après les cours, j'ai attendu Camilla McKendrick, la compagne de Stacy, à la sortie de son boulot, sur le parking de la banque où elle travaille. Le meilleur moyen de dissuader Stacy de me relancer, sachant que je suis suffisamment conne pour lui dire oui, c'est de tout balancer à sa copine.

C'est un coup à se prendre une baffe au passage mais, au moins, comme ça, les choses sont claires. Curieusement, Camilla ne semblait pas du tout surprise que je vienne la voir pour lui cracher le morceau, et encore moins fâchée d'apprendre la vérité comme ça. Surtout qu'elle m'avait cuisinée, limite interrogatoire de police, pendant deux heures une semaine plus tôt, sans rien tirer de moi... Là, elle avait tout ce qu'elle n'avait pas pu m'arracher, et sans le moindre effort :

« Voilà Camilla... heu... Stacy et moi, nous avons eu une liaison, c'était bien vrai, mais c'est fini. C'est moi qui ai pris l'initiative de la plaquer parce que c'est pas mon truc d'être coincée entre les deux nanas du même couple. En plus, je suis mineure pour encore trois mois et s'il y a de la casse, j'ai pas envie que ça tourne mal pour nous trois. Stacy et toi, maintenant, vous pouvez régler ça entre vous, je m'en vais. »

3. Contrairement à sa sœur aînée, la Fender Stratocaster, la Telecaster est dépourvue de chevalet mobile, permettant de faire des vibratos.

D'habitude, c'est à ce moment-là que les baffes volent, mais il n'en fut rien. Avec un sourire ambivalent, Camilla, une belle grande brune mince comme sa copine, m'a simplement dit :

« Tu sais garder un secret, toi.

— Heu... Dire à l'actuelle de sa future-ex que c'est vous l'amante dans le placard, c'est pas vraiment le genre de démarche à entreprendre pour la paix des ménages. Je te l'ai dit, les histoires de trio, c'est pas ce que je recherche.

— Mmmmm... En tout cas, je ne peux pas nier le fait que Stacy a plutôt eu bon goût pour se choisir une minette à culbuter un soir de déprime... Dans le genre petite blondinette bien en chair, t'es pas mal comme gamine. Je t'avais déjà vue du coin de l'œil dans le cabinet d'avocats où Stacy travaille, un jour où tu faisais une vacation, et je me suis doutée que tu ferais partie du premier choix de Stacy... Je ne te retiens pas, j'ai deux mots à dire à Stacy ce soir. Rassure-toi, je ne vais pas lui faire une scène. Bonne soirée. »

Bon, voilà une affaire de réglée. Mais de façon, comment dire, plutôt bizarre... J'avais une drôle d'impression quand à son attitude, et je m'attendais à en avoir des échos sous peu, éventuellement accompagnés d'une baffe de la part de Stacy, avec une scène en prime. Pour la suite, comme j'avais énormément de choses à faire en plus de la fac, je n'avais pas vraiment l'occasion de m'occuper de ma vie sentimentale. Je n'avais personne d'autre en vue, et avec la relance de mon groupe de rock, j'avais autre chose de plus urgent.

C'est d'ailleurs à l'occasion d'une répétition que j'ai eu l'occasion de revenir auprès des Carpenters et, de façon indirecte, auprès de leurs locataires en voie d'expulsion. Et tout cela par Lyman. Notre nouveau batteur qui, par son talent, nous tirait toutes vers le haut point de vue qualité du jeu, était au courant que nous étions toutes plus ou moins fauchées et abonnées aux petits boulots merdiques pour avoir un peu d'argent de poche. Il savait que je donnais des cours de rattrapage d'anglais quand je trouvais un élève pas trop loin d'un arrêt d'autobus, et il m'avait décroché un cours possible chez un des voisins des Carpenters. Il m'en a parlé lors d'une de nos répétitions :

« Dis, je sais que tu es à la recherche de sources de revenus, je ne sais pas si tu connais Smugglers Cove Road à South Portland. J'ai quelqu'un là-bas qui est partant pour des cours de guitare à \$15 de l'heure, si ça t'intéresse.

— Merci pour le tuyau mais, malheureusement, va falloir proposer ça à quelqu'un d'autre. C'est au milieu de nulle part, desservi par rien comme transports en commun et je n'ai pas de voiture pour m'y rendre. J'y suis allée une fois à vélo depuis le centre-ville pour gratter quelques dollars et je ne recommencerai pas.

— J'ai vu que tu n'avais pas de voiture, c'est ta copine Marcia qui m'a mis au courant. Comme je sors ma propre voiture pour y aller pour donner des cours de batterie à la même adresse, je vais voir si on ne peut pas combiner. Que j'y aille seul ou avec un passager, ça me coûte pareil en carburant, autant en faire profiter quelqu'un.

— Ça marche Lyman. Tu as mon numéro, tu peux m'appeler si ton élève est d'accord. Je suis assez prise et il ne me reste plus que le vendredi après 16 heures ou le samedi après-midi.

— Si ça se fait, ça sera un samedi après-midi. Je te confirme sous 24 heures, le temps d'appeler mon élève. »

Sans le savoir, j'allais de nouveau plonger dans une histoire de paranormal, mais de façon indirecte, et avec plusieurs épisodes au fil des ans. En premier lieu, mes cours de guitare étaient pour la fille d'un des voisins des Carpenters, Kelly Garret. Monsieur et madame Garret, ses parents, habitaient la même rue, pas loin de la maison des Robertsons, et ils connaissaient bien les Carpenters. Par eux, j'ai eu des renseignements très importants pour la suite, mais nous verrons ça plus loin.

Plus intéressant et immédiat, dans le cabinet d'avocats où je faisais des vacances, j'ai appris quelque chose d'essentiel pour la suite. C'était le vendredi 22 mars 1985, la veille du jour où je suis retournée à Smugglers Cove Road pour donner mon premier cours de guitare. Ce soir-là, j'ai fait deux heures supplémentaires pour fermer des enveloppes et préparer des courriers. Dans le tas, j'ai eu la surprise de voir qu'il y avait une lettre de désistement de la part de monsieur et madame Robertson concernant l'affaire de leur locataire indélicat.

Il fallait leur renvoyer la facture acquittée du forfait de désistement de \$100 qu'ils avaient payée. Leur locataire leur devait dans les \$2 000 en tout, et ça m'a surpris qu'il ait pu payer tout cela rubis sur l'ongle alors qu'il était à deux doigts de se faire expulser. Soit il avait gagné au poker ou aux courses, soit il avait pu obtenir un prêt, ou une avance sur salaire de la part d'un employeur compatissant. Ce genre de revirement de situation se produit parfois, cela ne m'a pas étonné plus que ça.

Le samedi 23, j'ai donné des cours à la petite Kelly Garret, 12 ans. Lyman donnait des cours de batterie à son frère aîné, Stuart, 16 ans, et nous avons pu venir en même temps, lui et moi, ce qui arrangeait aussi les parents. Au passage, j'ai fait la connaissance d'une des copines de Kelly, alors que je lui expliquai comment accorder elle-même sa guitare, ce qui m'avait pris cinq minutes de plus par rapport au cours :

« ...Les gens capables de reconnaître dans l'absolu la bonne note sont rares, et tu auras besoin d'un accordeur pour ta guitare. Tu as des appareils électroniques qui permettent de te donner une note de référence corde par corde, et tu peux accorder ton instrument à l'oreille comme ça, avec un point de comparaison. J'en ai un et il m'a coûté \$25. En mettant un peu de ton argent de poche de côté, tu peux t'en payer un, ça ne sera pas de l'argent de perdu.

— J'ai noté Jolene. \$25, je pourrais me faire offrir ça pour mon anniversaire, je vais voir avec papa.

— *Kelly, ta copine Patty est là.*

— J'ai fini maman, j'arrive ! Merci pour le tuyau Jolene, je passerai au magasin de musique pour voir ce qu'il y a, et on en reparle samedi prochain. »

Lyman n'avait pas encore fini avec Stuart et madame Garret m'a fait patienter. J'ai vu la petite Patty, une petite brune mince de l'âge de Kelly, et madame Garret m'a fait les présentations :

« C'est la fille cadette des Carpenters, les gens qui habitent la maison que leur loue monsieur et madame Robertson. Les parents sont pas vraiment recommandables, leur fille aînée pas du genre présentable mais les petites sont charmantes et bien élevées, ce qui tient du miracle vu leur famille.

— Sans être indiscreète, dis-je, je fais aussi des vacances dans le cabinet d'avocats que les Robertsons ont sollicité pour l'ordonnance d'expulsion. Ils sont toujours là ?

— Mouais, ils ont eu une rentrée d'argent pour payer leurs dettes. Des gens de Boston, monsieur et madame Garrison, qui leur ont proposé un contrat, ne me de-

mandez pas pour quoi faire, mais ils auraient touché \$4 000 de ces gens-là. . . Enfin, si monsieur Carpenter ne boit pas tout.

— Il est alcoolique ?

— Je tiens de mon beau-frère, qui travaille comme archiviste à la police de Portland, qu'il a été arrêté plusieurs fois pour ivresse sur la voie publique, et que son permis de conduire a été annulé pour conduite en état d'ivresse. Ça fait depuis septembre dernier qu'ils sont ici, et ils ont toujours eu des ennuis à cause de monsieur Carpenter. Monsieur Robertson, notre voisin, a acheté cette maison en 1974, du temps où monsieur Traubermann, le croque-mort, l'a vendue en prenant sa retraite. Il y a eu ensuite plusieurs familles qui se sont succédé dans cette maison avant que les Carpenters ne s'y installent. Bon, c'est pas facile à louer parce qu'il y a toujours, dans la cave, les installations de la maison de pompes funèbres de monsieur Traubermann, faudrait tout démolir pour enlever ça, mais ça gêne personne. Et puis, monsieur Robertson veut tout démolir et revendre les terrains, il veut avoir des fonds pour son entreprise de transport routier. Pas au normes, trop cher à remettre en état, et les terrains nus intéressent plus les promoteurs qu'il m'a dit un jour. C'est comme ses hangars, depuis que c'est une rue résidentielle, allez donc louer ça à des entreprises ! Ça lui sert pour son travail, et il en loue un de temps à autre, mais il démolira tout ça quand il aura les fonds. . . »

Pas mal d'informations intéressantes m'avaient été passées ainsi par madame Garret avant que Lyman ne me rejoigne. Et des données importantes pour la suite :

- Il y avait eu deux familles avant les Carpenters, entre le moment où la maison a été achetée par monsieur Robertson au croque-mort, et l'installation des Carpenters ;
- Lesdits Carpenters avaient une réputation de cas sociaux à cause de l'alcoolisme avéré du père de famille ;
- La fille aînée semblerait être une gamine à problèmes ;
- Et, très important dans un quartier isolé de South Portland où tout les voisins se connaissent plus ou moins dans Smugglers Cove Road, PERSONNE N'A PARLÉ DE PHÉNOMÈNE PARANORMAL CONCERNANT LA MAISON DES CARPENTERS.

Les mystérieux monsieur et madame Garrison de Boston semblaient avoir payé les Carpenters pour quelque chose en rapport avec leur maison. J'avais une vague intuition de ce que ça pouvait être et, pour confirmer ou infirmer, j'avais une source d'information pratique sous la main, ma copine Monica Broughtham. Depuis l'affaire du démontage en règle des fantômes du vol Eastern Airlines 401 quand nous étions collégiennes, elle continuait à étudier les histoires de paranormal en dilettante, désormais intéressée par l'aspect légende urbaine de la chose.

Le lundi 25 mars, le journal des étudiants de l'université de Portland reprenait, grâce au doyen qui s'était démené, et il était en manque d'articles pour son édition de mai, la prochaine prévue. Et, naturellement, c'était Monica qui en avait été élue

rédactrice en chef. Avec mes occupations, je n'avais pas d'articles à lui proposer, surtout que l'actualité musicale était pour nous quelque peu plate. J'en ai parlé à Monica avant sa conférence de rédaction, et c'était pas la joie :

« Je t'aurai bien proposé un article sur une nouveauté mais le prochain Dire Straits n'est annoncé que pour la mi-mai. J'ai même pas le titre.

— Ah tiens, c'est pas mal ça, comme coïncidence. Le prochain Supertramp est aussi annoncé pour la même date. Sans Roger Hodgson, je crains le pire. . .

— Rick Davies est pas mal, et parle pas de malheur, on a déjà perdu The Police avec Sting qui est en carrière solo, et les Clash parlent de se séparer. Et je veux pas dire, mais ce que fait Neil Young depuis qu'il a quitté Reprise pour Geffen, c'est plus ça du tout !

— Tu peux m'en faire un article de 1 000 mots de tout ce que tu viens de me dire, s'il te plaît ? Ça relancera la rubrique musique.

— T'as pas une rubrique blagues juives dégueulasses ? J'ai de quoi l'alimenter pour dix ans si tu veux.

— Connaissant ton humour, je préfère pas. . . Dommage que tu sois avec une copine, il y a une rubrique rencontres dans les petites annonces.

— J'ai rompu avec Stacy, ça pourra me servir. . . Sinon, toi qui t'y connais dans le milieu du paranormal, est-ce que le nom de monsieur et madame Garrison te dit quelque chose ?

— Comme ça, au débotté, non. . . Je peux vérifier dans mes archives si tu veux, tu es chez toi ce soir ?

— Oui, j'ai un partiel en droit constitutionnel cette semaine, je révise. Tu peux m'appeler dès que tu as quelque chose. »

J'ai ainsi ouvert une nouvelle enquête sur le paranormal sans le savoir. Il faut dire qu'à une semaine de springbreak,⁴ j'avais largement autre chose en tête, et je pensais que j'allais seulement faire une petite vérification concernant ces gens. Mais c'était sans compter sur le hasard. . .

Toujours autant à court d'argent, j'ai pris un petit boulot pour springbreak afin de gratter une centaine de dollars pour me payer des vacances. C'est ainsi que je me suis retrouvée à faire l'inventaire du grand magasin East Shore General de Portland, avec d'autres gamines, lycéennes et étudiantes en manque de revenus, pendant cinq jours. Et c'est là que j'ai fait deux rencontres intéressantes pour la suite. . .

Nous devons travailler par équipes de deux, une avec un terminal informatique de poche pour saisir les références et les quantités, l'autre devant fouiller dans les rayons pour sortir les articles et les compter. À l'époque, la grande nouveauté dans l'industrie, c'était le code-barre. Inventé dans les années 1960, industrialisé au milieu des années 1970, il s'était banalisé dans la première moitié des années 1980. Et, en 1985, saisir le code-barre d'un produit pour l'avoir automatiquement et sans erreur sur votre note à payer était devenu un acte banal pour tout le monde aux USA.

Pour les inventaires de grands magasins, l'emploi du code-barre avec des petits terminaux portables était un énorme gain de temps et une source d'erreurs de moins lors de la saisie. Quand ma mère avait fait le même boulot que moi dans les années

4. Vacances universitaires aux USA, généralement la semaine de Pâques.

1960, avec un cahier et un crayon, un inventaire de grand magasin prenait une semaine *en 3 x 8* et avec beaucoup plus de monde, facilement une bonne centaine de vacataires. Là, il n'y avait besoin que d'une trentaine de vacataires, et cinq journées de huit heures, pour faire le même travail.

C'est ainsi que je me suis retrouvée en équipe avec ni plus ni moins que Theresa Carpenter. Elle avait 15 ans, ce qui lui permettait de faire des petits boulots en toute légalité pour avoir un peu d'argent de poche. À l'époque, elle avait la même tête que le chanteur de hard-rock Alice Cooper, pour vous donner une idée de ce dont à quoi elle ressemblait. . . Cheveux noirs hirsutes, maquillage avec rimmel noir, rouge à lèvres écarlate et fond de teint blanc (comme Robert Smith, le chanteur des Cure, pour vous donner un point de repère visuel), elle était la nana gothique typique, pas du tout mon genre cela dit en passant.

Entre la nénette chic de la middle class plutôt amatrice de rock carré et de punk-rock et la gamine gothique portée sur le hard-rock, le courant est vite passé. Tessie n'était pas musicienne et rien de ce qu'elle écoutait me parlait, d'un point de vue musical. Mais les galères pour avoir de l'argent à soi, les études et vivre chez papa-maman sans pouvoir se tirer, elle connaissait. Et elle était effarée de voir que dans une famille relativement aisée comme la mienne, les galères étaient les mêmes. Nous en avons abondamment parlé pendant notre boulot, et ça l'étonnait de voir que la vie d'étudiante, ce n'était pas la fête tous les jours :

« C'est dingue de voir que tu trimes autant en plus de tes études, tout ça pour gratter du pognon. Je pensais qu'avec des parents *normaux* comme les tiens, ça serait moins la galère point de vue argent.

— J'ai un frère aîné qui est étudiant à Boston, il est dans une école d'ingénieurs, et c'est pas donné. Lui, comme goûts de luxe, il a sa voiture. Moi, j'ai la musique et les voyages. Mes parents me payent mes trois ans de droit et me gardent chez eux pendant mes études mais, pour le reste, faut que je me démerde, ils peuvent pas tout payer. . . On est sur quel rayon aujourd'hui ?

— Les articles de cuisine au troisième. . . Faut qu'on fasse gaffe, la responsable des stocks va passer voir si on bosse bien et si on ne fauche pas dans les rayons. Il y a déjà une nana qui s'est faite avoir comme ça hier au rayon parfumerie, elle s'était mis une bouteille de parfum à \$50 dans la poche.

— Elle aurait du nous y mettre à ce rayon plutôt que de nous faire inventorier l'outillage. Je sais pas toi mais moi, tout ce qui est cosmétiques, c'est pas mon genre, et je doute qu'ils aient de quoi t'intéresser ici.

— J'ai vu, ils ont pas. Je leur piquerais bien une casserole à \$10 mais c'est pas mon truc non plus. C'est marrant, mais je pensais que les nanas chics comme toi, c'était branché maquillage classe.

— J'ai des amies qui sont dans ce cas mais moi, ça ne m'a jamais intéressé. Je suis suffisamment lamentable au naturel, c'est pas la peine d'aggraver mon cas. Tu arrives à te payer tes maquillages avec ton argent de poche, toi ?

— Ouais, plus ou moins, entre deux disques de Metallica, Iron Maiden ou Motorhead. . . Bon, mes vieux, ils aiment pas mais je m'en fous. Par contre, des fois, j'ai l'impression qu'il y a des gens qui veulent rentrer dans ma tête, et j'entends des personnes qui ne sont pas là. Ça m'arrive depuis deux-trois ans, ça a commencé *avant*

qu'on emménage dans la maison où on est aujourd'hui. On s'était fait jeter dehors parce que papa payait pas le loyer après avoir été viré une fois de plus de son boulot.

— Ça a pas l'air marrant chez toi.

— Mouais... Je fais avec... Tiens, la patronne pour nous... »

J'ai eu la surprise de voir débarquer ni plus ni moins que Camilla McKendrick. Je savais par Stacy qu'elle travaillait pour une grande entreprise de Portland, mais je ne pensais pas que ce fût East Shore General... Visiblement, elle avait vu mon nom sur la liste du personnel intérimaire embauché pour l'inventaire, et elle comptait en profiter pour réaliser une idée tordue qu'elle avait derrière la tête :

« Ah tiens, je savais bien que vous seriez à l'heure toutes les deux pour le travail... Miss Wisniewski, est-ce que je peux vous voir dans mon bureau tout de suite, je vous prie ?

— Heu... Oui, oui, j'arrive... »

Les contrôles aléatoires du petit personnel pour éviter la fauche pendant les inventaires sont monnaie courante dans le grand commerce, mais celui-là ne tenait pas du hasard. Dans son bureau, Camilla, après avoir soigneusement fermé la porte, m'a fait la présentation habituelle de l'opération. Modulo l'air bizarre avec lequel elle me regardait :

« Vous avez été briefée sur la lutte contre le vol et les mesures qui sont prises pour y remédier, et cela inclut des vérifications faites au hasard sur les personnel intérimaire. Votre nom a été tiré au sort aujourd'hui et c'est moi qui fait la vérification.

— Heu... Bien, je vous met le contenu de mes poches sur la table ?

— Pas seulement... Mettez-vous debout, posez vos mains sur le bureau et écarter vos jambes, il y a aussi une fouille à corps de prévue... »

Là, généralement, c'est le genre de situation qui peut va dégénérer rapidement en quelque chose de sexuel, sauf si je colle une bonne baffe à la partie adverse. Ce qui, à ce jour, n'a jamais été le cas... Naturellement, Camilla a soigneusement vérifié si je ne cachais pas quelque chose dans mes sous-vêtements, et c'est allé, disons, jusqu'au bout. Comme la suite a un caractère sexuel évident, je ne pense pas qu'il soit utile de la détailler...

En résumé pour springbreak 1985 : j'ai gagné \$110 avec un petit boulot, je me suis faite allumer par l'actuelle de mon ex, et pas qu'un peu, et j'ai eu des infos intéressantes de première main par Tessie Carpenter, dont je suis devenue amie malgré l'opposition complète sur bien des points nous séparant : elle se disait sataniste alors que j'étais juive réformée, elle est du style gothique alors que je suis du genre classique sage, elle est fondue de paranormal alors que je suis rationaliste et elle adore le hard-rock alors que je suis plutôt fans de power-rock et de rock expérimental.

Tessie et moi nous sommes vues par la suite du fait que, comme nous étions toutes les deux sans voiture, Lyman Mercer nous faisait le taxi entre Portland Centre et South Portland le week-end, lui et moi pour donner nos cours de musique, elle pour aller et venir en ville pour aller voir des potes à elle ou en revenir. Je connais ces week-ends quand on est fourrée chez les copines, ou dans le lit de leur mère en ce qui me concerne quand j'avais de la chance.

Avec le printemps, ça semblait s'animer un peu autour de la maison des Carpenters. Le samedi 20 avril 1985, Lyman, Tessie et moi sommes allées dans Smugglers Cove Road, Tessie pour rentrer chez elle, et Lyman et moi pour nos cours de musique.

C'est à cette occasion que j'ai pu faire connaissance de la plus jeune sœur de Tessie, la petite Jodie, neuf ans à l'époque. Ce jour-là, monsieur Carpenter faisait visiter un des hangars que monsieur Robertson mettait en location à des clients intéressés. Ce fut son épouse qui nous a accueillies chez elle, alors que nous étions en avance à notre rendez-vous, Lyman et moi. Nous nous sommes garés devant la maison des Carpenters et Tessie nous a fait entrer :

« Ma mère et mes sœurs doivent être à la maison en ce moment, venez prendre un verre en attendant. . . M'man, je suis là avec des copains !

— Mouais, pour une fois que t'es à la maison. . . Ah, bonjour, vous êtes les amis de Tessie ? Excusez-moi de vous poser la question parce que ça m'étonne qu'elle ramène ici des gens normaux. C'est toujours du genre évadés de films d'horreur ses fréquentations. . . Tessie, t'as les petites à garder, ton père fait visiter le hangar du bord de la plage à des clientes, le genre qui ont besoin d'un endroit pour réparer un bateau, d'après ce que j'ai compris. J'ai un ménage à faire en ville, je prends la voiture, je rentre ce soir, ton père est au courant.

— Okay M'man, je bouge pas de la journée, j'ai une copine qui doit passer. . . Jodie, est-ce que Kelly est avec Patty ?

— Oui Tessie, elle reviendra quand la leçon de guitare de Kelly commencera. . . Salut, vous êtes des amis de Tessie ?

— Oui, répondis-je. Je m'appelle Jolene, et voici Lyman. Nous sommes les professeurs de musique de Kelly et Stuart.

— Je vous sers ce qu'il y a au frigo d'accessible pour les moins de 21 ans, dit Tessie en nous adressant discrètement un clin d'œil. Tiens, Jolene, tu pourras me montrer comment faire l'intro de *Smoke on the Waters* tout à l'heure, on a dix minutes avant ta leçon de musique. . . Jodie, tu veux quelque chose ?

— Merci, je me servirai plus tard. . . »

Sans être dans la misère, les Carpenters ne roulaient visiblement pas sur l'or. La maison louée par monsieur Robertson n'était pas délabrée, mais il y avait visiblement quelques travaux à faire, comme remplacer la tapisserie ou le revêtement de sol plastique, qui accusaient leur âge. Et que les Carpenters n'avaient clairement pas les moyens de refaire à neuf. Bien que le gros œuvre était en bon état, c'était plus l'état de l'intérieur qui limitait l'attractivité de la maison que le fait qu'elle ait été le siège d'une ancienne entreprise de pompes funèbres. L'électricité accusait son âge, avec ses prises et ses interrupteurs typiques des années 1950, et il était évident que rien n'était aux normes, rien qu'à voir les simple vitrages, quelque chose en voie de disparition dans les années 1980. . .

Je comprenais pourquoi monsieur Robertson préférait tout démolir pour revendre les terrains nus si le reste de son immobilier était dans le même état. . . Discrètement, une fois que sa mère était partie au travail, Tessie nous a conduit dans sa chambre pour nous faire profiter d'un petit quelque chose qu'elle avait eu en douce : sa bouteille de whisky personnelle, achetée en douce grâce à frère d'un copain. Depuis l'année précédente, 1984, l'âge légal pour acheter et consommer de l'alcool avait été fixé à 21 ans aux USA au niveau fédéral. Dans le Maine, c'était un an de patience de plus par rapport à l'ancienne loi. . . Ce qui ne changeait rien aux plans bouteille dont j'avais eu un aperçu avec mon frère aîné et ses copains. Tessie nous a servi un petit verre en douce :

« Mon vieux rentre bourré une fois sur deux du travail, quand il en a un, mais ma mère me ferait une scène si elle tombait là-dessus, allez comprendre... Enfin, on a autre chose que les bons alimentaires pour bouffer ce mois-ci : mes vieux ont vendu à des rigolos une histoire de démons qui aurait à voir avec cette maison. Comme on a toujours les aménagements du croque-mort qui bossait ici avant à la cave, ça fait de quoi causer.

— Si ça fait rentrer un peu d'argent dans les poches de ta famille, pourquoi pas, commenta sobrement Lyman. S'il y a des gogos pour acheter ça.

— Ça sortira le mois prochain en librairie, et les Garrisons, ainsi que leur agent, nous parlent d'en faire un film, avec l'argent qui va avec, commenta Tessie, qui avait surtout l'air de n'en avoir rien à faire de tout cela. Tiens, mon père revient, doit avoir gratté quelques dollars grâce à monsieur Robertson. Depuis qu'on a pu payer le loyer en retard, et même une avance jusqu'en juillet, le proprio est plus coulant avec nous. Tu m'étonnes ! »

Nous étions à moins de dix minutes de notre rendez-vous et nous ne pouvions pas nous attarder, Lyman et moi. Alors que nous sortions de la chambre, j'ai pris en pleine figure, mais sans dégâts, une poupée de chiffons venant d'on ne sait où. Alors que je la ramassais, j'ai pu voir dans l'entrée de sa chambre, hilare, la petite Jodie, visiblement l'auteur du vol de la poupée en question. Elle avait une explication toute trouvée :

« C'est les esprits qui ont fait ça Jolene !

— T'as pas un peu fini avec tes conneries ? commenta Tessie. C'est sa dernière blague à la petite : elle balance des trucs à la figure des gens et elle répond ça à chaque fois...

— ...Pour le paiement, vous verrez ça avec monsieur Robertson, le proprio, ça le dérangera pas d'avoir tout à l'avance je pense. Et vous comptez amener un bateau ici ? C'est pas plus pratique d'aller dans un chantier naval ?

— Nous préférons un endroit discret et tranquille, comme nous allons aussi camper sur place le temps des travaux, vu que nous les ferons nous-mêmes... Comme nous avons le temps, nous attendrons monsieur Robertson pour les papiers... Carrie, pas d'objection ?

— C'est un peu loin du centre, mais nous pourrions nous faire livrer. Et puis, il y a de la verdure, ça sera pas mal pour nos travaux... »

Les deux locataires potentielles d'un des hangars de monsieur Robertson étaient deux jeunes femmes dans les 20-25 ans, une rouquine un peu forte habillée façon Indiana Jones, avec chapeau de brousse, veste en cuir et pantalon, et une grande blonde mince au teint pâle avec une casquette et une vareuse d'officier de marine. J'ai remarqué qu'elles avaient toutes les deux un fort accent étranger, pas le même de l'une à l'autre, mais qu'elles parlaient un anglais impeccable. Monsieur Carpenter a expliqué en deux mots à sa fille aînée ce qu'il en était :

« Mesdemoiselles Vreethens et Tarnowitz vont être nos voisines, elles vont louer un des hangars de monsieur Robertson pour faire des travaux sur leur bateau.

— Ah ben, ça va nous changer... répondit sobrement Tessie. Bon, les amis, je vous retiens pas, vous êtes pressés... Papa, je te présente Jolene et Lyman, ils donnent des cours de musique aux gamins des Garret, de l'autre côté de la rue... »

Nous avons eu de nouveau droit au couplet sur les amis enfin normaux de Tessie de la part de son père avant de partir pour notre boulot chez les Garret. Les deux jeunes femmes qui venaient pour le hangar se sont rendues chez monsieur Robertson pour l'attendre et signer le contrat de location, visiblement décidées à louer le fameux hangar. C'était un samedi comme les autres, avec rien d'anormal en vue. Mais c'était sans compter sur la volonté des Garrisons de monnayer l'affaire...

La semaine suivante, j'ai eu des tuyaux un peu plus précis sur la situation de Tessie et de sa famille de la part de mon entourage. Tout d'abord, par mon amie Monica, qui avait fait un peu de recherche sur le sujet, et n'avait pas eu de mal à trouver quelque chose d'intéressant, et de plutôt peu encourageant pour la suite. Elle m'a brièvement coincée à la fac entre un cours de droit constitutionnel et un autre de droit criminel pour me faire part de ce qu'elle avait trouvé :

« Hé! Jo, tu as deux minutes ?

— Pas vraiment, j'ai mon cours qui va commencer, le prof est en retard mais il va arriver d'un moment à l'autre. C'est pour la soirée que veut organiser ton cousin ?

— Non, le nom que tu m'as dit de chercher, Garrison... C'est celui de deux vendeurs de paranormal avec une longue histoire. Si tu peux passer chez moi ce soir, je te ferais un topo.

— Oui, mais ça sera vraiment pas avant neuf heures, j'ai du boulot au cabinet d'avocats qui m'emploie jusqu'à huit heures.

— Ça tombe bien, j'ai un travail à finir ce soir, je serais pas libre avant neuf heures. Mon père te ramènera chez toi si tu veux... »

J'avais bien fait de réserver ma soirée et, par chance, Camilla n'était pas libre pour me sauter dessus comme à son habitude, car ma copine Monica m'avait fait un petit topo plutôt sympa concernant les Garrisons. Visiblement, d'après ce qu'elle m'avait trouvé, il y avait de quoi se poser des questions quand aux intentions de ces gens-là vis à vis des Carpenters. Comme me l'a expliqué Monica devant le joli dossier qu'elle avait composé à ce sujet, nous avions à faire à des professionnels de la foutaise industrielle du paranormal médiatisé :

« Je savais que ça me disait quelque chose un nom pareil, dans le registre de la fabrication du consentement sur le paranormal, et j'ai vu juste : Morgan et Violet Garrison, experts autoproclamés en recherche de fantômes exerçant depuis les années 1950, catholiques romains pratiquants tous les deux, dont le premier cas étudié date de 1952. Ils ont écrit régulièrement des livres au sujet de leur activité de chasseurs de fantômes pendant les années 1950 et 1960, et ont vécu de conférences à ce sujet.

— Mmmmm... Des gens comme ça, il y en a des dizaines dans ce pays. Qu'est-ce qui fait que les Garrisons sont différents, en dehors d'être catholiques romains ?⁵

— Ce qui fait la différence, c'est que Morgan Garrison a eu une formation d'expert en relations publiques avec ni plus ni moins que l'inventeur même de ce concept, Edward Bernays, à la fin des années 1940. Il a travaillé pour General Motors avant de se mettre à son compte en 1951, et il s'est tourné vers le paranormal visiblement sur l'idée de son épouse, qui était versée dans la matière.

5. Minorité religieuse aux USA, pour rappel.

— Joli ! Formé en première main à la vente de foutaises par l'homme que Noam Chomsky présente comme son ennemi politique numéro un... Je me doute bien qu'avec un type pareil comme mentor, les Garrisons doivent vendre tout, sauf la réalité des faits.

— Bien vu. Leur travail a été un long travail de sape et d'entrisme dans ce qui est devenu à l'époque les mass media audiovisuels, avec la télévision et le cinéma d'après-guerre. Pendant les années 1950, les Garrisons se font la main en faisant du porte à porte pour vendre leurs compétences de chasseurs de fantômes un peu partout sur la côte est, donnent des conférences à tour de bras sur le sujet et réussissent à s'immiscer dans le milieu du cinéma comme conseillers prétendument techniques sur divers films traitant plus ou moins du paranormal.

— Acquisition de savoir-faire et un pied dans la bonne porte... Et leur premier fait notable ?

— Un livre de 1959 intitulé *Les Fantômes sont Réels*, et qui fait part de leur expérience de chasseurs de fantômes. Un best-seller régulièrement réédité jusqu'en 1972, la date a son importance, car cette dernière édition est toujours disponible à la vente chez l'éditeur depuis cette date, treize ans plus tôt. Je te fais un résumé des expériences des Garrisons, c'est le schéma habituel avec des fantômes : une maison avec une histoire tragique est vendue à des gens crédules, qui constatent des phénomènes anormaux, typiquement des bruits bizarres et des apparitions, et font appel aux Garrisons pour être débarrassés des fantômes. Trois cas sont détaillés par ces gens-là dans leur premier livre.

— Trois cas en six à sept ans d'activité, pour des personnes qui font du rentre-dedans point de vue chasse aux fantômes, ça me paraît léger. J'aimerais bien avoir le compte des cas pour lesquels ils se sont fait poliment éconduire par des gens à l'esprit rationnel...

— De ce que j'ai pu en voir de façon empirique dans mes enquêtes personnelles, j'estime que pour un cas où les crédules mordent à l'hameçon, tu peux compter cinq rejets fermes, le plus souvent parce que les gens contactés ne croient pas aux foutaises qui leur sont débitées. La cible type des Garrisons à cette époque, d'après ce que j'ai vu, c'était des familles relativement aisées, habitant des maisons avec une histoire documentée d'événement tragique y étant survenue, meurtre, suicide, ou quelque chose dans ce goût-là. Les gens devaient avoir une prédisposition à croire aux histoires de fantômes et être des catholiques romains, d'après les Garrisons. À la demande des habitants de la maison, ils étudient les fantômes, procèdent à un exorcisme et tout rentre dans l'ordre. C'est leur schéma de base.

— Classique. Un peu de recherche dans les archives d'une ville ou celles du journal local peut ramener facilement une bonne douzaine d'histoires dans ce genre en une journée de travail. Après, c'est la partie persuasion des clients/victimes potentielles qui fait la différence. Dans les années 1960, ils ont eu une activité intense dans ce milieu je suppose.

— Avec un seul échec, celui de ne pas avoir de film ou de téléfilm parlant d'un de leurs cas... Pendant cette décennie, les histoires de fantômes à l'ancienne étaient plus ou moins passées de mode auprès du grand public, et les Garrisons n'ont pas réussi à percer. Toutefois, ils ont eu un bon succès d'estime avec leurs conférences et leurs deux livres qui ont suivi leur premier, *Fantômes au Présent* en 1963 et *Maisons*

Hantées en Amérique en 1969, le second étant plus une sorte de guide touristique que le premier, qui est resté dans la droite ligne de leur travail habituel.

— Avec les Carpenters, à part que ce sont des prolos avec une fille limite cas social, je ne vois pas ce qui sort de leur cadre habituel.

— Une chose importante : en 1971, le film *L'Exorciste* sort, et casse la baraque au box-office. Les possessions démoniaques sont à la mode et les Garrisons sautent sur l'occasion avec un cas comparable, sur ses effets sur la personne possédée, une adolescente dans une famille catholique normale du Connecticut, à ce qui est décrit dans le film. Le livre sur le cas sort fin 1973 et a un beau succès. Il est intitulé *Possession à Stamford* et a même fait l'objet d'un téléfilm, sorti début 1977.

— Facile, tout ce qui était paranormal était vendable à l'époque, des ovnis au triangle des Bermudes. Un coup de jeune à une vieille recette avec une histoire de démons et de possession, une réputation d'experts en la matière avec pas mal d'années d'expérience, les bons contacts à Hollywood et ça marche.

— Leur plus gros coup, ça a été de sauter dans le chariot de l'orchestre avec leur grosse caisse à la fin des années 1970 avec l'affaire de Minimythville. La fameuse maison hantée de Long Island, qui a donné lieu à un livre, puis à un film à succès, du moins le premier de la série. Ils ont été les médiums experts dépêchés sur les lieux par le nouveau propriétaire en 1979 pour trouver des preuves du fait que cette maison était hantée, et ils ont publié un de leurs livres sur ce cas l'année suivante, intitulé *Minimythville : Les Démons sont Réels*. Beau cas de filon exploité ad nauseam. . . »

Juste une parenthèse ici pour vous rappeler que j'ai déjà parlé du cas de Minimythville dans le premier récit de cette série, et que je n'y reviendrai donc pas en détail. En résumé, c'était bidon, entièrement fabriqué par la famille Lolz et leur avocat véreux, vendu à un éditeur peu regardant dans des circonstances douteuses tenant plus ou moins du trafic d'influence et de l'abus de bien sociaux, débouchant sur un film, des dollars, un mythe complet et pas mal d'ennuis par la suite pour les Lolz. Et les médiums qui ont fait une contre-enquête pour le compte du nouveau proprio de la maison étaient les Garrisons. . .

Plus intéressant, depuis ce coup fumeux, les Garrisons étaient quelque peu en perte de vitesse, et ils cherchaient une affaire bien juteuse pour se refaire. La première moitié des années 1980 n'avait pas été couronnée de succès pour eux, ce que Monica m'a détaillé par la suite :

« C'est un peu le problème quand tu es sur le même filon depuis trop longtemps : ça finit par s'user et tu dois trouver quelque chose pour te renouveler. Après le cas de Minimythville, les Garrisons ont tenté de vendre, en 1981, une histoire de loup-garou qu'ils auraient exorcisé mais ça a fait un flop. Présenter ça comme des faits réels, ça passe pas, le livre a fait un bide et aucun film n'en a été tiré. L'année dernière, les Garrisons ont sorti une histoire de démons dans une maison de Pennsylvanie. Ça s'est vu que c'était une copie un peu trop conforme du cas de Minimythville et ça a fait un bide en librairie.

— Mouais. . . Ils sont clairement au creux de la vague et ils cherchent à se relancer avec une bonne histoire, et ils comptent sur les Carpenters pour toucher le jackpot. . . Là, je sais pas trop ce qu'ils vont inventer.

— Tu as ta copine Tessie qui entend des voix et la maison qui est un ancien magasin de pompes funèbres. Ça suffit pour *monter de toutes pièces* une belle histoire.

Surtout avec des experts en la matière, comme les Garrisons... Au fait, tu connais Lou Samuelson ?

— Le type qui m'a laissée passer une soirée entière à draguer sa copine exprès pour voir jusqu'où j'irais ? Je risque pas oublier...

— Son frangin est un pote de mon copain, et il fait médecine à l'université. Je lui ai parlé de ta copine Tessie et il m'a dit qu'elle était vraisemblablement schizophrène. Elle ne a certains des symptômes, ça peut jouer... »

En clair, les ingrédients étaient en place pour une bonne tranche de foutaises soigneusement médiatisées... Le week-end suivant, je suis allée donner ma leçon de guitare à la petite Kelly Garret, en compagnie de Lyman, et j'ai fait un tour chez les Carpenters pour voir Tessie. Elle m'était sympathique malgré nos différences et je voulais l'inviter à la soirée musicale dans laquelle je tenais l'orchestre avec Lyman et mes copines Marcia, Susan et Helen. L'entrée était de \$10 pour participation à la location de la salle et aux autres frais annexes, mais je comptais lui faire une fleur en lui payant un ticket. En arrivant, Lyman a tout de suite vu qu'il y avait pas mal de monde autour de la maison des Carpenters, et il m'a conseillée d'attendre un peu :

« L'arnaque dont tu me parlais, ça a l'air de prendre place. On a un quart d'heure d'avance, tu me rejoins chez les Garret ensuite, je te dépose là. Je vais garer ma voiture ailleurs, tu pourras voir discrètement si tu peux voir ta copine Tessie si tu débarques à pied.

— Okay, on fait comme ça... À tout à l'heure ! »

Lyman m'a déposée à environ cent yards de l'entrée de la maison des Carpenters, devant un des hangars de monsieur Robertson. Je ne voulais pas trop jouer les voyeuses et je comptais passer innocemment devant la maison en espérant voir Tessie à l'occasion. En observant bien, j'ai pu voir qu'il y avait un couple dans la soixantaine, probablement les Garrisons, et un troisième homme dans la trentaine, qui discutaient avec monsieur Carpenter. J'allais tenter de frapper pour entrer quand quelque chose d'inattendu m'a reniflé le derrière :

« Snif sniff sniff sniff sniff sniff sniff sniff sniff sniff... »

— Mais qu'est-ce que... Gllp !

— Willy ! Viens ici, dérange pas la dame !... Faut pas lui en vouloir, il fait ça avec tous les gens qu'il connaît pas, c'est sa façon de faire connaissance... Vous êtes du coin ?

— Heu, non, je viens donner des leçons de musique à Kelly, la petite des Garret... Heu... Ce... Cet animal, il n'est pas dangereux ?

— Willy ? Oh non, pas du tout, comme tous les velkards. Il est très affectueux, c'est ce qui plaît le plus chez lui.

— Ah, ça s'appelle un velkard cet animal ?

— Oui, c'est un chien-ours kurglovrien. Il nous sert de chien de trait, on lui a fait une charrette sur mesure, il la tire quand on va faire des courses. D'ailleurs, on en revient, là.

— Charlene, tu parles à qui ?

— Oh, c'est une demoiselle du voisinage, Willy est allé lui dire bonjour... »

La gamine nommée Charlene était une petite afro-américaine mince et vive qui devait avoir au plus le même âge que Tessie. La personne qui lui répondait était une femme brune mince d'une vingtaine d'années, aux traits secs et au teint sombre, qui

avait clairement des airs de nord-africaine, et était vêtue d'une robe noire complètement démodée, comme on en faisait avant la première guerre mondiale. L'énorme animal appelé Willy était une sorte de chien de sept pieds de long, trois de large et trois de haut, tout noir, couvert d'une fourrure rase, doté de six gros plis graisseux sur chaque flanc, d'une queue minuscule, d'une tête avec deux petites oreilles rondes de deux pouces de diamètre sur le dessus de la tête, et d'un museau plat qui lui donnait de faux airs de Richard Nixon en plus sincère et moins antipathique. Charlene m'a présenté son amie :

« C'est Madeleine, notre cuisinière. Nous avons loué le hangar pour faire des travaux sur notre bateau, on y installe l'électricité, et plein d'autres choses. C'est là que l'on habite avant de partir vers la baie d'Hudson pendant l'été.

— Vous avez un bateau ? commentai-je. J'ai une amie qui est intéressée par tout ce qui est marine, c'est dommage qu'elle ne soit pas ici.

— Oh, il n'est pas extraordinaire, c'est une gabarre que nous avons construite nous-même, mes amies et moi, répondit la jeune femme prénommée Madeleine. Mais si ça vous intéresse, vous pourrez y jeter un coup d'œil. Nous n'avons pas trop de visiteurs, et notre capitaine aime bien les soirées musicales autour du feu. On la voit d'ici, elle est à sec depuis hier, nous avons commencé par la vider avant de démonter les vaigrages pour installer tous les équipements électriques nécessaires. »

Petit détail personnel au passage : j'ai peur des chiens... C'est une phobie que j'ai depuis que je suis gamine, et j'évite de fréquenter ce genre d'animaux. Par contre, Willy, qui avait plus la taille et l'apparence d'un ours que d'un chien, m'était vite devenu sympathique. Et c'est vrai qu'il était sympathique. Derrière le hangar, j'ai pu apercevoir une partie du bateau, ses deux mâts principaux et son beaupré, le mât horizontal à l'avant qui tient les focs. Je me suis aperçue que je n'avais plus que cinq minutes devant moi et j'ai du quitter Charlene et Madeleine pour aller faire ma leçon de musique.

J'ai pu revoir Tessie à ma sortie de ma leçon de musique, mais pas longtemps parce que Lyman était attendu pour un boulot en ville. En deux mots, elle m'a confirmé ce dont je me doutais : à savoir que c'étaient bien les Garrisons qui passaient là pour vendre une histoire de paranormal *entièrement fabriquée* concernant sa maison, ainsi que l'auteur chargé d'écrire le livre en question. Elle m'a dit que l'histoire serait finalement vendue à l'automne, l'auteur loué pour la circonstance par les Garrisons ayant eu du mal à recueillir des éléments convaincants pour faire quelque chose de vendable. Ce sont les dires de Tessie à l'époque, je retranscris.

Compte tenu de la perte de vitesse du couple Garrison dans le milieu du paranormal depuis les début des années 1980, l'absence notable de tout élément extraordinaire autre que le fait que la maison des Carpenters ait été un établissement de pompes funèbres une décennie plus tôt, et que Tessie était du genre que l'on appelle aujourd'hui goth, il n'y avait pas vraiment de substance pour une histoire façon Minimythville, les magouilles de l'avocat marron en moins. Mais il ne faut jamais sous-estimer l'am-

pleur de l'art de manipulateurs comme les Garrisons pour *fabriquer* une bonne histoire lucrative de possession. Surtout si leur business est proche de la faillite. . .

Avec le joli moi de mai 1985 est venue la grosse bourde de Ronald Reagan à Bitburg, Allemagne alors de l'Ouest, où il est allé rendre hommage à des anciens SS morts au combat enterrés dans le cimetière militaire local. . . Bon, connaissant l'individu pour avoir voté contre son successeur aux présidentielles de 1988, la première élection où je pouvais voter pour cause de majorité civique, c'était le genre de gag à prévoir. . .

Situé entre "Ronnie envahit la Grenade pour faire oublier le merdier dans lequel il a mis notre corps expéditionnaire au Liban et le retirer discrètement au passage pour ne pas avoir l'air de capituler face aux milices locales" et "Ronnie bombarde la Lybie pour noyer le poisson sur l'Iran-Contragate", la gaffe de Bitburg était un numéro de plus sur une longue liste de conneries accumulées depuis 1981. En tout cas, ça a bien amusé les médias pendant deux semaines, entre déni complet de la part des pro-républicains acharnés et minimisation de la part des autres. Sinon, pour un point de vue non-dextrocentriste, la lecture de publications rédigées par d'immenses cocos ultra-rouges à la solde de Moscou des gens libéraux comme l'édition en anglais de la *Pravda* plus connue sous le nom de *Mother Jones* était vivement recommandée. . .

Et pendant ce temps, à force de voler les pauvres pour donner aux riches, le tout sous l'illusion de la théorie économique du ruissellement vers le bas (et la réalité économique et sociale du drainage vers le haut), Ronnie faisait exploser l'endettement du pays et préparait la prochaine crise économique. . . Demandez à quelqu'un qui a connu la finance entre 1985 et 1990 ce dont à quoi les mots "épargne et crédit" lui font penser : certainement à l'implosion de ces établissements fin 1987, et les 160 *milliards* de dollars d'argent public mis dans la balance pour les renflouer. . .

Donc, quand on voit d'un point de vue aussi bien politique que du bon sens qu'un président comme Ronald Reagan est encensé a contrario de toute évaluation des résultats de sa politique basée sur les faits, inutile de dire que cela n'a rien d'étonnant de voir que les vendeurs de paranormal pullulent aux USA. . . En attendant, après plusieurs reports dus au manque de fonds, la soirée où je devais assurer la partie orchestrale avec mes copines et Lyman avait finalement pu être fixée au samedi 11 mai 1985.

Pendant l'après-midi, c'est ma copine Aline qui est venue me chercher avec la voiture de son père. Elle voulait jeter un coup d'œil sur le bateau dont je lui avais rapporté l'existence, et elle avait sauté sur l'occasion. J'avais quelque peu tempéré son enthousiasme en lui disant que, bien que sympathiques de prime abord, les filles à qui ce navire appartenait pouvaient très bien refuser la visite d'inconnues et préférer garder leur tranquillité. Mais comme Aline me l'a dit, on peut toujours poliment demander :

« C'est pas tous les jours que l'on voit un navire dans cette configuration, surtout un qui ne sort pas d'un chantier naval avec des plans tous faits. Et puis, nous ne nous attarderons pas trop, tu dois être à la salle de bal à six heures, tu m'as dit.

— Oui, ça nous laisse une petite heure pour visiter. Par contre, je ne sais pas si. . . Attends, on va demander à la petite noire qui est là avec une amie et le gros chien

attelé à une charrette, elle s'appelle Charlene, et elle pourra nous dire si ses copines sont là... Charlene, excuse-moi, je suis Jolene, la professeur de guitare des Garret. Je suis avec une amie à moi, qui s'appelle Aline, et qui souhaiterait voir ton bateau si c'était possible, parce qu'elle s'intéresse à tout ce qui est marine à voile. Nous ne voulons pas déranger, et si tes amies ne peuvent pas nous recevoir, nous n'insisterons pas...

— Ben, on va demander à notre capitaine, Gisela. Elle est ici avec les autres pour suivre le chantier. Attendez-là, on rentre les provisions avec Willy, Sandra et moi, et on vous envoie quelqu'un.

— Krompf! »

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps avant que quelqu'un ne vienne nous voir. C'était la fille rousse avec des faux airs d'Indiana Jones qui est venue nous voir, et elle semblait plutôt ravie d'avoir de la visite :

« Ah, c'est Jolene Wisniewski, la professeur de musique de la petite Kelly Garret, et l'amie de Tessie Carpenter. C'est notre bateau qui t'intéresse, d'après ce que m'ont dit Sandra et Charlene.

— Moi, oui, en partie, mais c'est surtout mon amie, Aline Cho, qui est fan de marine à voile. Je n'ai pas pu la renseigner parce que je ne suis pas de la partie et que je n'ai vu de votre navire que ses mâts derrière le hangar.

— Eh bien, comme nous n'avons pas beaucoup de visiteurs, ça nous fait toujours plaisir de voir que des gens s'intéressent à notre modeste embarcation... Aline, tu travailles dans quel domaine de la marine ?

— Pour l'instant, je suis étudiante en journalisme, je compte faire plus tard carrière dans tout ce qui concerne l'actualité navale... Pour le moment, je suis simplement passionnée de marine à voile. »

C'est suffisamment rare de tomber sur des gens qui vous laissent jeter un coup d'œil sur un de leur biens de grande valeur, surtout avec le sourire, pour que nous n'ayons pas profité de l'amabilité de l'équipage de ce navire, répondant au joli nom de *Wharenui* pour faire la visite guidée du splendide deux mâts en question, pour la plus grande joie d'Aline. Déjà, quand on n'est pas de la partie, on ne peut qu'admirer l'exploit que constitue la construction par des non-professionnelles de ce bâtiment, de 90 pieds (27 mètres) de longueur de coque entre perpendiculaires. Et quand on s'y connaît, c'est un véritable régal, comme l'a fait remarquer Aline au capitaine de ce navire, Gisela Tarnowitz :

« Coque entièrement en bois avec revêtement en cuivre, vous avez de quoi faire des jaloux dans n'importe quel rassemblement de vieux gréements. Et vous rajoutez l'électricité ?

— Plus quelques aménagements pratiques modernes, comme une climatisation réversible, un système d'eau courante, un radar ou une cuisinière électrique. Nous gardons quand même le gros poêle à charbon que vous avez vu sous le hangar, c'est un objet envers lequel tout l'équipage a un attachement sentimental. Et d'un point de vue esthétique, c'est très décoratif.

— Il doit être très joli votre carré avec cet équipement, commentai-je. Dommage que nous n'ayons que la coque vide à voir pour le moment.

— Avec tout ce que nous avons à poser comme tuyauteries, réservoirs, systèmes et autres aménagements, il nous fallait tout vider avant de commencer, d'où le choix

du hangar que nous avons pu louer à un prix raisonnable, commenta Carolyne, la rouquine qui a des faux airs d'Indiana Jones. Par contre, il y a encore quelques détails que nous n'avons pas réglé, comme le choix des deux canapés que nous allons installer dans le carré. Olga et Madeleine, nos deux cuisinières, ne sont pas encore décidées sur le modèle... Ah, excusez-moi, je crois qu'on nous a livré quelque chose d'important... »

Les deux filles qui avaient visiblement des connaissances techniques très poussées, une blondinette bouclée s'appelant Irene et une brune à double nattes et fort accent irlandais prénommée Franny, prenaient livraison de ce qui était visiblement un équipement complet de radar de navigation, livré au hangar en plusieurs caisses. Il y avait clairement huit filles dans cet équipage, six qui avaient dans les 20/25 ans, et deux petites gamines autour de 14/15 ans. Les plus jeunes étaient Charlene, la petite afro-américaine très douée avec la grosse bestiole appelée velkard, et Sandra, une polynésienne très typée, qui aurait pu illustrer un article d'encyclopédie en tant qu'exemple de son peuple en matière ethnographique.

Les deux cuisinières, Olga et Madeleine, sont physiquement opposées. Olga est une blonde plutôt enveloppé aux traits slaves typiques, un vrai archétype de la paysanne russe, qui réussit à avoir le teint aussi clair que moi, des yeux bleus plus clairs et de plus gros nichons. A contrario, Madeleine est une grande brune mince au teint sombre, avec des cheveux frisés et des yeux noirs qui lui donnent plus l'air d'une nord-africaine que d'une européenne. Dans la conversation, j'ai compris de Carolyne était sud-africaine afrikaner, Olga ukrainienne et Madeleine française, et qu'elles comptaient remonter en été vers le passage du nord-ouest pour une exploration de l'endroit.

Comme fait marrant, outre qu'elles avaient acheté leur électro-ménager à Bordeaux, en France, avant de traverser l'Atlantique afin d'avoir quelque chose de compatible avec leur installation électrique, qui devait délivrer du 230 volts 50 hertz in fine pour des raisons pratiques tenant à la source de production d'électricité de leur navire qui ne délivrait qu'une fréquence de 50 hertz,⁶ elles étaient toutes habillées, sauf Carolyne et Gisela, avec des fringues sorties d'un catalogue de mode victorien. Pour illustrer l'habillement féminin entre le début du XXe siècle et la première guerre mondiale, il suffisait de les prendre en photo.

Après cette visite fort amicale à ces navigatrices hors normes, Aline m'a reconduite chez moi, où j'avais quelque chose à demander à ma mère. Maman travaillait à l'époque aux services de protection de l'enfance de la municipalité de Portland et, comme tous les travailleurs sociaux sous l'ère Reagan, elle devait faire face aux restrictions budgétaires qui frappaient son service. Les crédits fédéraux étaient en chute libre et la municipalité faisait tout son possible pour ne pas augmenter les impôts locaux et maintenir un niveau de service décent. Ce qui n'était pas toujours possible.

Ainsi, la municipalité de Portland s'était résolu, pour l'année fiscale 1986, à augmenter les impôts locaux de 15%. C'était ça ou bien certains services publics auraient dû être purement et simplement fermés faute de fonds... Maman et ses collègues travaillaient désormais sur tout le comté de Cumberland, et non plus sur seulement la ville de Portland, réforme devenue inévitable du fait du manque de crédits, le seul point positif des années Reagan pour maman.

6. Le courant électrique aux USA est en 120 volts 60 hertz.

Les municipalités environnantes, qui n'avaient jamais voulu mettre en commun leurs services sociaux, de qualité variable, avec ceux de Portland jusqu'aux années 1980, ont été forcées de les mettre en commun avec notre ville à l'échelle de tout le comté de Cumberland sous peine de les voir disparaître purement et simplement faute de fonds. Cela avait permis des économies d'échelle, de virer au passage certains incapables, et de permettre aux enquêteurs de terrain de traquer des parents indignes qui, jusqu'ici, n'avaient qu'à sortir de Portland intra-muros pour qu'on perde leur trace.

C'était au sujet de Tessie et de sa famille que je voulais voir s'il y avait quelque chose à glaner du côté des services sociaux. Probablement rien, mais c'était quand même intéressant de vérifier. J'en ai parlé à maman entre quatre yeux en lui faisant part de ce que j'avais trouvé, ainsi que des limites de l'exercice, aussi bien d'un point de vue légal que médical :

« D'après le cousin de Teddy, elle pourrait être mentalement perturbée, et je sais très bien qu'elle n'est pas soignée, ni même suivie. Son père est un alcoolique abonné aux petits boulots et je n'ai pas de preuves qu'il maltraite sa famille. De ce que j'en ai vu, si c'est le cas, c'est bien dissimulé.

— Tu n'es pas une professionnelle du secteur comme moi, et s'il y a des signes, c'est normal que tu ne les ai pas vus. Après, on en est toujours au même problème : s'il n'y a pas de maltraitance effective, on ne peut rien faire.

— Même si Tessie est effectivement psychotique ?

— Là, peut-être pas. Nous pouvons voir ça avec un examen médical poussé avec la médecine scolaire, tant qu'il en reste une dans ce pays... Par chance, South Portland, ce n'est pas mon secteur, j'en parlerai à ma collègue qui est dans ce secteur.

— J'espère dans l'intérêt de Tessie qu'on ne trouvera rien avec l'enquête sociale, parce que je ne peux pas témoigner devant un tribunal. Comme je suis ta fille, il y a conflit d'intérêt, et n'importe quel avocat un peu malin fera sauter tout ton travail avec ce prétexte de nullité des preuves recueillies.

— Ne t'en fais pas, nous avons aussi des avocats malins, du genre qui savent présenter une histoire qui tient la route devant un tribunal. Et puis, on ne sait jamais, si ça se trouve, il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour ta copine Tessie.

— J'espère pour elle. Merci maman ! »

En bonne juriste, je m'efforçais de ne pas avoir d'idées préconçues concernant Tessie Carpenter. Mon intervention n'allait sûrement servir à rien, mais j'avais au moins la conscience tranquille. Sans le savoir, mon signalement allait avoir des conséquences positives pour elle. Et quelque peu désastreuses pour les Garrisons, au point de transformer l'affaire de South Portland d'opportunité juteuse en gros fiasco.

Le gros événement de ma vie d'étudiante en ce mois de mai 1985 était la soirée dansante où j'assurais la musique, en compagnie de Lyman et de mes copines de fac, avec notre groupe appelé le Jonestown Holiday Camp Band. Au programme musical, un mix de tubes que nous aimions jouer ensemble, Toto (normal, c'est mon groupe préféré), Supertramp, the Police, les Clash, les Ramones et pas mal d'autres. Et, depuis peu, un groupe que j'avais découvert par Lyman, Fleetwood Mac. Avant qu'il ne m'en

fasse écouter, ce n'était pour moi qu'un simple orchestre de variété. Ce en quoi j'ai eu la joie de constater que j'avais tout faux.

D'abord, Mick Fleetwood, le batteur et co-fondateur du groupe avec Peter Green en 1968, fait partie de la classe des batteurs géniaux que compte le rock. Bien évidemment, le nom de Jeff Porcaro de Toto me vient en tête, avec Charlie Watts des Rolling Stones dans cette catégorie. Et dans celle des batteurs à la fois géniaux et complètement ravagés, Mick Fleetwood partage la vedette avec John Bonham de Led Zeppelin et Keith Moon des Who.

Ensuite, Fleetwood Mac, ce sont des musiciens qui ont oublié d'être mauvais. Désolé, mais Lindsey Buckingham sait tenir une guitare, et j'adore la voix de Stevie Nicks. Et les autres sont à la hauteur. Techniquement, ce ne sont pas des requins de studio au jeu impeccable en toute circonstance comme les musiciens de Toto, ou des gens capables de produire des sons même pas envisagés par le fabricant de leur instrument, comme Jimi Hendrix, mais on s'en fout. Leur gros plus, c'est que leur musique est d'une grande force émotionnelle, et ça, c'est quelque chose qui ne s'explique pas. Comme le fait que *The River* de Bruce Springsteen ou *Ohio* de Neil Young sont les morceaux de ces deux musiciens qui me font toujours verser une larme quand je les joue.

Leur morceau le plus fort, pour moi, c'est *The Chain*, avec *Tusk* juste derrière, mais vraiment de peu. *The Chain* est une vraie histoire, avec plusieurs parties musicales arrangées de façon tout simplement géniale à mon goût : une intro acoustique avec voix (Lindsey Buckingham à la guitare sèche, Stevie Nicks et Christine McVie aux voix), suivie d'une partie rock/pop avec la batterie de Mick Fleetwood qui scande le chant de Lindsey Buckingham (Stevie Nicks et Christine McVie passent en chœurs à ce moment-là). Et la fin, tout simplement sublime : un riff de basse qui marque un break, avec un roulement de batterie, puis le chant qui reprend avec clavier et une partie de guitare électrique déchaînée de Lindsey Buckingham, ma partie préférée.

Comme lui, j'assume le chant et la guitare et, franchement, quand je joue ça, je suis quasiment dans un état second tellement c'est génial. Quand je suis vraiment bien, j'improvise carrément là-dessus, et j'ai tenu trois minutes une fois sur scène avec une impro dans laquelle j'étais à fond. Le bassiste du groupe dans lequel j'étais en avait tellement marre de répéter interminablement le riff qu'il m'a dit que la prochaine fois que je dépassais une minute trente dans cette partie, il m'éclatait son instrument sur le crâne.

Donc, dans cette soirée du 11 mai 1985, il y avait de prévu ma première interprétation en public d'un titre de Fleetwood Mac (vous vous doutez bien duquel), et pas mal d'autres réjouissances musicales du même ordre. Tessie avait pu faire le mur pour assister à la soirée et je lui avais payé l'entrée. J'adore ces soirées, pas seulement pour jouer sur scène, mais aussi pour la drague. J'avais repéré quelques nanas que je voulais mettre dans le même lit que moi et je comptais attaquer sec à l'entracte. Bon, ça ne marche pas à tous les coups...

Le bilan du tableau de chasse s'est soldé par cinq râteaux clairs et nets, mon record à ce jour. Trois hétéros strictes qui se sont marrées de voir que je les avais ciblées, mais j'ai eu droit à un verre offert par le Jules de la dernière de la série, qui a été flatté d'avoir une nana tellement sexy que même les gouines voulaient la lui piquer, une seule homo, malheureusement casée et dont la copine m'a fait comprendre, d'un ton

sec, qu'elle ne comptait pas faire appel à de la sous-traitance pour s'occuper à sa place de sa copine, et une lesbienne refoulée, une belle nana brune qui faisait du théâtre et qui m'a flanqué une baffe quand j'ai commencé à être explicite sur mes intentions à son égard, tout en restant polie cela va de soi.

C'était pas trop génial comme milieu de soirée, et heureusement qu'il y avait la musique. Surtout ma copine bassiste Susan Lundsén qui jouait en douce le riff de basse de *Another One Bites the Dust* de Queen à chaque fois que je me prenais un râ-teau. Bon, c'était pas du tout mon soir, ce sont des choses qui arrivent, et je comptais finir ça de façon typiquement juive, à savoir par un trait d'humour. Je suis remon-tée sur scène pour la seconde partie, avec tout l'orchestre qui se marrait face à mes déconvenues :

« Ben dis donc, commenta Marcia d'un ton narquois, tu vas terminer la soirée en solo ma pauvre.

— Et se gratifier d'une nuit d'amour en mode manuel, je la connais bien sur ce point-là Jolene ! commenta Helen. Ben dis-donc, cinq d'un coup, je savais que tu étais nympho, mais je pensais pas que c'était à ce point.

— C'est plutôt de la persistance, tempéra Lyman. Moi, j'aurais laissé tomber à la troisième.

— Bien, heureusement qu'on a la musique pour finir la soirée, repris-je. Cela dit en passant les filles, si l'une d'entre vous veut coucher avec moi ce soir, elle est la bienvenue.

— Jo, on commence par quoi la seconde partie ? demanda Susan. On attaque avec *Goodbye Elenore* comme prévu ?

— Mmmmm, pas tout de suite les filles. . . Laissez-moi commencer et suivez-moi, je vous laisse la surprise. . . Ça va être à nous ! »

Comme le dit mon oncle Andy, la chutzpah,⁷ on l'a ou pas. Et quand on l'a, faut s'en servir, et pas à moitié. J'ai pris le micro après la pause et j'ai annoncé la suite :

« Eh bien, merci à vous tous et à vous toutes pour la bonne ambiance ce soir, y compris dans ce qu'elle a de plus. . . percutant, et comme vous avez pu le remarquer, notre bassiste est fan de Queen. Pour lui faire plaisir, musique ! »

J'ai attaqué direct l'intro de guitare de *Fat Bottomed Girls*, une chanson qui est l'histoire d'un mec qui fantasme sur les nanas dotés d'un gros popotin, un thème qui me parle d'une certaine façon. . . Les filles m'ont aussi dit ce soir-là qu'elles savaient que j'étais gonflée, mais pas à ce point-là. . . Surtout que nous avons enchaîné avec *Don't Go Home With your Hard-On* de Leonard Cohen, et enfin attaqué après le morceau de Toto que nous avions prévu de jouer, *Goodbye Elenore*. Musicalement, c'était génial, surtout qu'on nous a demandé un bis de *The Chain*, où je me suis éclatée comme une malade avec le solo de guitare de la fin, le faisant durer presque deux minutes. . .

À la seconde pause, j'ai retrouvé Tessie, qui s'amusait comme une folle à cette soirée. J'avais peur qu'elle s'emmerde au milieu d'étudiants plus âgés qu'elle, mais elle y a largement trouvé son compte. Elle a eu une conversation avec une des nanas hétéro que j'avais pris pour cible, et qui travaillait depuis peu comme régisseur dans une théâtre :

« C'est dommage que t'ai eu le feu au cul parce que Jessica m'a appris pas mal de choses sur ce qu'elle fait. Toutes ses histoires de régler la sono et les lumières dans le

7. Expression en yiddish signifiant grosso-modo avoir les couilles pour être particulièrement gonflé.

— Faudrait pas trop... Hips!... qu'on fasse quelque chose de trop rapide... commenta Susie Lundsén. C'est pas pour dire, mais on est un peu... fatiguées, les copines et moi.

— On peut commencer... Par... repris-je.

— Je sais... Hips!... ce qu'on peut faire, poursuivit Marcia. On a... Hips!... des titres de Leonard Cohen... Hips!... à notre répertoire...

— On peut commencer... Par... continuais-je.

— Ah ben ça, c'est une bonne idée! coupa Helen. C'est même une idée qu'elle est bonne!... Et je vous dis pas comment c'est une bonne idée!... Jolene, tu voulais dire quelque chose?

— Ah bon?... Je sais plus... PFFFFFFFFFFFFFFFFFTTT... HAHAHAHAHAHAHAHAHAHA! »

La soirée s'est terminée avec des reprises de Leonard Cohen, de son dernier album à l'époque, *Various Positions*, dont le fameux *Hallelujah* ainsi que mon titre préféré de cet album, *Dance me to the End of Love*. Vu l'état de mes copines, valait mieux ne pas essayer du Joan Jett ou du Chuck Berry.

La soirée s'est terminée à trois heures du matin, avec le démontage des instruments et le retour à la maison. En me réveillant le lendemain matin peu avant midi, j'étais pas trop mal, contrairement à mes copines qui devaient gérer une gueule de bois. Seul problème, quand mes parents me parlaient, j'avais l'impression que c'était à travers une pédale wah... Mais la suite des histoires de paranormal tournant autour de la famille Carpenter ne faisaient que commencer.

Courant juin 1985, j'étais plus occupée par la validation de ma première année de droit, ma majorité civique (je suis née le 12 juin 1967 si ça vous intéresse) pour pouvoir dégager les Républicains aux midterms de 1986. Pour vous épargner le suspense, les Démocrates ont gagné en 1986 en renforçant leur majorité à la chambre des représentants. Autrement, j'ai validé haut la main ma première année de droit, et consolidé ma position pour la seconde.

En voyant tous mes efforts pour gratter désespérément quelques dollars, mes parents m'ont fait une fleur et m'ont payé le billet d'avion pour la France dont je rêvais. Il fallait sortir quelque chose comme \$750 pour une traversée de l'Atlantique en classe économique à l'époque, et c'était une belle somme. Fait rigolo a posteriori, le vol que j'ai pris pour aller à Paris depuis Kennedy Airport était le vol TWA 800, qui a eu un sort tragique onze ans plus tard...

Avant mon départ en France, j'ai pu décrocher un poste de secrétaire juridique dans une entreprise qui faisait de l'import/export de matériel de bureau. Cela comprenait les premiers ordinateurs compatibles IBM, une grande nouveauté pour l'époque. J'ai pu en toucher un dans un cadre professionnel pour la première fois, car c'était l'époque où on ne pouvait trouver ce genre de matériel que dans un cadre professionnel, les prix d'entrée étant de l'ordre de \$1 500 à \$4 000 pièce, le PC domestique à \$500 n'est apparu en grande série que l'année suivante. La comptabilité en avait un pour son travail, avec une des premières versions du tableur Multiplan.

Autre expérience personnelle dans le genre tordue, ma relation avec le couple Camilla/Stacy. J'avoue que c'était pas vraiment quelque chose qui me satisfaisait d'être

la maîtresse de l'actuelle de mon ex, et que j'avais craqué un peu trop vite quand Camilla m'avait sauté dessus. Mais, sans le savoir, elle allait me réserver un coup tordu, elle et Stacy... C'était le week-end avant la fête nationale, le dimanche 30 juin 1985, qu'elles ont toutes les deux mis en œuvre leur plan. J'étais venue chez elles pour passer la journée avec Camilla, Stacy étant sensée être en voyage d'affaires et ne rentrer qu'en soirée. Naturellement, nous étions au lit toutes les deux, et j'ai fait part ce jour-là à Camilla de mes réserves quand à cette situation :

« Tu sais, j'ai quitté Stacy parce que je ne pouvais pas me faire à l'idée que je te la piquais, d'une certaine façon, et c'est pas mon genre de prendre les nanas des autres. Et maintenant, je lui fais la même chose avec toi... C'est dingue, je ne lui en veux même pas... »

— Jolene, tu te fais trop d'idées... Tu sais, si ça allait si mal que ça entre Stacy et moi, nous aurions rompues. Et puis, ça ne fait de mal à personne un petit extra... »

— Attends... Qui a la clef de l'appartement en plus de Stacy et de toi ?

— *Chérie, c'est moi ! Tu es là ?*

— Oui, dans la chambre, je me reposais, j'arrive... Jolene, file vite dans la penderie, je vais faire diversion ! »

Décidément, c'était la situation la plus inepte qui puisse m'arriver : Stacy qui débarque à l'improviste, et Camilla qui doit me planquer dans la penderie de la chambre... Le vaudeville, cela n'a jamais été mon truc en tant que spectatrice, et ça l'était encore moins en temps que participante, surtout involontaire... Bon, ce genre de gag, c'est toujours possible, et j'y avais eu droit quand ma meilleure amie de lycée m'avait retrouvée à poil dans le même lit que sa mère, son cours de danse classique ayant été annulé à l'improviste.

Mais ce n'était rien comparé à ce qui allait suivre. Alors que j'essayais de me rhabiller en silence dans la penderie, j'entendais Camilla et Stacy discuter d'un ton tout à fait ordinaire, sans que je puisse entendre ce qu'il en retournait. J'étais prête à prendre la tangente à vitesse maximum sans demander mon reste, mais la situation était en fait bien plus tordue que ce que j'avais imaginé... J'ai entendu Camilla et Stacy rentrer dans la chambre en parlant de choses et d'autres et, soudain, au pire moment possible, la porte de la penderie s'est ouverte. C'était ni plus ni moins que Camilla qui dévoilait ma présence à sa copine :

« Tu vois ma chérie, je t'avais parlé d'une surprise, la voilà... Au passage, je confirme, c'est une bonne affaire au lit... »

— Je t'adore Camilla, tu sais toujours trouver les petites choses qui me plaisent ! Bonjour Jolene !

— Heu... Bonjour... »

Je récapitule pour celles et ceux qui n'auraient pas suivi : j'étais venue pour me taper Camilla, l'actuelle de mon ex, Stacy, cette dernière étant sensée ne pas être là de la journée. Or, elle a débarqué à l'improviste, obligeant Camilla à me cacher dans la penderie. Et c'est cette dernière qui venait carrément me montrer à sa copine... Inutile de vous dire que j'ai eu un blanc à ce moment-là. Normalement, ce genre de situation se termine par une scène de ménage, mais ce n'était pas vraiment le cas... Comme me l'a dit Stacy, mon ex dont Camilla est l'actuelle, c'était pas du tout ce que je croyais :

« Ne fais pas cette tête Jolene, c'est une idée de Camilla quand je lui ai dis que tu m'avais plaquée. Une belle nana comme toi, ça serait dommage de la laisser seule.

— Et puis, autant ne pas faire de jalouses, commenta Camilla. Maintenant que nous t'avons appréciées séparément, ça serait bien que l'on fasse un lot, ça te dit ? »

J'ai ce gros défaut que je ne sais pas dire non aux nanas qui me proposent des trucs sexuels tordus (sauf SM, pas mon truc du tout), ce qui fait que j'ai donné suite à la proposition de Camilla et Stacy. Je préfère ne pas détailler la suite, je risque de faire des jalouses... Plus sérieux, le lundi qui a suivi, j'ai eu des nouvelles de Tessie au bureau. Et ce n'était pas du genre joyeux... C'est ma mère qui a téléphoné à mon travail pour me prévenir.

Fait important pour comprendre la suite, en 1985, vous n'aviez pas ces automates de réponse téléphonique qui vous disent : "bienvenue chez machin LLC, pour accéder à notre service des ventes, appuyez sur 1, pour le service après-vente, appuyez sur 2, si vous êtes un de nos fournisseurs qui espère se faire payer pas trop lentement, appuyez sur 3, si vous voulez emmerder le service juridique qui n'en a rien à taper de vos menaces de procès, appuyez sur 4, et pour aller vous faire voir, appuyez sur la touche étoile".

C'était trois de mes collègues qui répondaient au téléphone en fonction des cas, et je m'occupais de la partie juridique hors contentieux, à savoir les contrats d'achat pour les entreprises, les relations avec les fournisseurs, et les autres appels du même genre. J'en avais fini avec un problème concernant un arriéré de paiement d'impôts versé en retard pour cas de force majeure quand une de mes collègues, qui avait pris la communication avec ma mère, m'a transmis l'appel :

« Elle est au téléphone avec un responsable de l'Internal Revenue Service en ce moment, je vous conseille de rappeler d'ici un quart d'heure madame Wisniewski, elle aura fini et elle pourra vous prendre en ligne... D'accord, je vais lui dire, un instant, elle a fini... Jolene, un appel pour toi, c'est ta mère et il paraît que c'est très important.

— Merci Tamara, tu me transfère l'appel s'il te plaît?... Maman? C'est Jolene à l'appareil.

— *Merci de me prendre au travail ma chérie, c'est au sujet de ta copine Tessie Carpenter. Elle a des problèmes et c'est tombé dans ma juridiction, je préfère que tu l'apprennes tout de suite plutôt que d'en entendre des échos par ailleurs.*

— Tessie? Des problèmes? De quel ordre?

— *Je préfère t'en parler en face parce qu'elle est en garde à vue pour le moment. Comme elle est mineure, mon service est sur le coup, et je pense qu'on pourra éviter le pire. Je passe te prendre au travail, on en parlera en chemin.*

— D'accord maman, on fait comme ça, à ce soir!

— *À ce soir ma chérie.* »

Je me doutais vaguement du fait que cela avait un rapport avec l'état de santé mentale présumé de Tessie, et c'était bien le cas. Maman est venue me chercher avec sa voiture, directement depuis son lieu de travail à l'hôtel de ville de Portland, et elle m'a fait un topo en chemin. Et heureusement que j'étais assise, car il y avait de quoi tomber à la renverse :

« Voilà. Ta copine Tessie a été arrêtée pour tentative de viol sur ses deux cousines, Randy, 14 ans, et Marcy, 12 ans. D'après les premiers éléments, elle semblerait ne pas être en possession de tous ses moyens au moment des faits.

— Mazeltov... Est-ce qu'elle a un avocat correct, au moins ?

— La protection de l'enfance du comté est sur le coup, on va lui en fournir un. Là, pour le moment, j'essaye d'obtenir son transfert dans une structure d'éducation spécialisée pouvant s'occuper d'elle. Et j'ai poussé au cul pour avoir une expertise psychiatrique, en tenant compte de ce que tu m'avais dit. C'est pas gagné, mais ça pourra lui éviter une sanction pénale. Et lui permettre d'avoir droit à des soins.

— Et le reste de la famille, tes collègues de South Portland vont faire une enquête sociale ?

— Il y en a toujours une en pareil cas. Par contre, tu pourras être amenée à déposer sous serment.

— Si ça peut l'aider à se faire soigner au lieu d'aller en prison, aucun problème pour moi. Par contre, est-ce que ça ne risque pas de créer un conflit d'intérêt, voire un trafic d'influence, du fait que je suis ta fille et que tu travailles à la protection de l'enfance du comté ?

— Je ne suis pas saisie du dossier pour cause de compétence territoriale différente, et j'aurais demandé explicitement à en être dessaisie si cela avait été le cas. Pas de problème de ce côté-là. »

C'était pas la joie, et comme nouvelle triste, c'était vraiment ce qu'il y avait de plus difficile à avaler. Mais je m'y attendais, et j'espérais désormais que Tessie puisse avoir un traitement correct pour ses problèmes présumés de santé mentale. Par contre, cela n'allait pas empêcher le cirque prévu par les Garrisons de faire sa représentation...

Pendant ce mois de juillet 1985, les choses se sont arrangées pour Tessie. Elle a été vue par un psychiatre qui a diagnostiqué une schizophrénie, ce qui lui a permis d'accéder à des soins psychiatriques dans un établissement spécialisé. J'ai pu lui rendre visite par la suite, et elle semblait plutôt contente de sa situation. Ce qui lui a permis d'éviter de subir le cirque médiatique qui a suivi.

Courant juillet 1985, j'ai continué à gagner un peu d'argent en donnant des cours de guitare à la petite Kelly Garret, la voisine des Carpenters. Au passage, j'ai vu une dernière fois l'équipage du voilier qui louait le hangar de monsieur Robertson le samedi qui a suivi la fête nationale, le samedi 6 juillet 1985. Les huit nanas qui faisaient naviguer cette embarcation avaient fini leurs aménagements, et elles étaient prêtes à reprendre la mer. Comme m'a dit Gisela Tarnowitz, leur capitaine, ce jour-là, tout était prêt pour leur navigation vers le passage du nord-ouest :

« Outre le confort moderne pour la vie de tous les jours, nous avons des aides à la navigation, des hélices sur moteurs électriques pour les manœuvres dans les ports, des winches pour les voiles et les écoutes, et même des voiles neuves en nylon, plus légères, plus solides et d'une plus grande surface que celles en toile que nous avions avant.

— Ma copine Aline trouverait ça dommage pour l'esthétique du navire, mais si ça vous facilite la navigation, vous auriez tort de vous priver.

— En plus, ce sont des voiles sur enrouleurs, inutile de monter dans la mâture pour pendre un ris, elles s'enroulent sur le dispositif prévu à cet effet, et situé sur le dessus de la bôme. Il n'y a qu'à dérouler la surface dont on a besoin en fonction des vents, et c'est tout. En attendant, la radio et le radar, ça change tout ! Je ne regrette pas d'être passée par *cette époque*.

— C'est pas moi qui vous dirais le contraire. Vous comptez partir quand ?

— Mercredi. Nous avons quelques réglages à faire, et des achats à effectuer pour notre navigation. Monsieur Robertson nous offre la semaine de loyer, il n'a personne pour reprendre le hangar avant début août. Ça lui facilite sa comptabilité à ce qu'il nous a dit.

— Eh bien, je suis ravie pour vous que votre chantier soit fini. . . Je pense que nous aurons peut-être l'occasion de nous revoir si vous naviguez dans les parages. Bon vent à vous toutes ! »

Je suis ensuite partie en vacances en France pendant les deux premières semaines d'août 1985, et c'était génial. J'étais à Paris et j'ai visité la ville dans tous les sens, mon premier grand voyage seule, et le plus inoubliable. Cela m'a permis de décompresser un peu et de penser à autre chose qu'au travail et à mes galères financières. À mon retour, j'ai repris la musique avec mes copines et Lyman, jouant dans une demi-douzaines de soirées avant la rentrée universitaire.

Après avoir repris mes études en entamant ma deuxième année de droit, début septembre, je n'ai eu de cesse que de trouver un second petit boulot à temps partiel pour avoir un peu d'argent de poche. Je savais que tant que je n'aurais pas un travail digne de ce nom, ce serait la galère pour me payer quoi que ce soit. Mon contrat chez Shaugnessy and Partners était arrivé à terme fin juillet, et mon employeur ne pouvait pas me reprendre. Par chance, j'ai eu un contrat auprès de l'agence du Maine de l'Environmental Protection Agency, pour une vacation de secrétariat de six heures par semaine à compter de début octobre 1985. C'était pas extraordinaire, mais c'était toujours ça comme argent qui rentrait.

D'un autre côté, les parents de la petite Kelly Garret continuaient les cours de guitare et de batterie pour leurs enfants, ce qui m'a permis de continuer à gratter un peu d'argent de ce côté-là. Et de voir, en première ligne, les résultats du contrat entre les parents de Tessie et les Garrisons. . . À la rentrée 1985, l'actualité était plutôt calme, et elle n'a été remplie qu'à partir de la fin novembre, avec le sommet de Genève entre le nouveau dirigeant de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev, et le président Reagan. Les soviétiques, dont l'économie était au plus mal, surtout après la baisse des cours du pétrole en cette année 1985, entamaient des négociations avec les USA pour préparer une nouvelle politique de détente et de désarmement nucléaire, après celle qui avait eu lieu sous Nixon, Ford et Carter dans les années 1970.

J'écris ça trente ans plus tard alors que le prix du pétrole vient de nouveau de baisser alors que personne ne s'y attendait, embarrassant l'État héritier de l'ex-URSS qu'est la Russie. . . Certes, leur économie n'est pas au fond du trou comme elle l'était du temps de Gorbatchev, mais elle n'est pas brillante non plus. . . Donc, pour en revenir à mon récit, il y avait un trou dans l'actualité en cette fin d'été 1985, et les Garrisons allaient le remplir avec une histoire à façon basée sur le cas des Carpenters, fabriqué de toutes pièces.

Vous prenez une famille de prolos fauchés dont la fille aînée est mentalement perturbée, une maison louée qui était un ancien magasin de pompes funèbres, et une petite fille farceuse. Vous rajoutez deux professionnels de la fabrication et de la vente d'histoires, bien évidemment complètement bidons, sur le paranormal, les histoires de possession sataniques à la mode depuis le succès de l'esoterisme l'histoire de Minimythville, une époque où les rumeurs, bien évidemment infondées, concernant les cultes sataniques sont monnaie courante (entre autres, l'histoire totalement fabriquée des messages subliminaux enregistrés à l'envers sur les disques de rock), vous confiez la fabrication du produit à un mercenaire littéraire dont c'est le métier, et vous servez ça dans tous les médias au moment opportun, avant que les relations USA-URSS ne vous piquent la vedette.

Et, au final, profit!... Enfin, c'était ce qui était prévu, car ce Minimythville-bis, sans être un fiasco, a fait un joli flop. Entre début septembre et mi-novembre, les Garrisons ont fait la tournée des médias pour caser leur histoire de démons sataniques, et vendre leur livre sur le sujet, *La possession de South Portland*. La version rationnelle de l'histoire, vous venez de la lire, je vais maintenant vous faire un résumé de celle des Garrisons. Donc, selon eux, les Carpenters ont été victimes d'une possession satanique, sachant que les démons :

- Ont foutu le bordel dans la maison en faisant voler tous les objets qui leur tombaient sous la main, grand classique ;
- Se sont aussi permis de dégueulasser les lieux avec des flaques de sang, des odeurs désagréables et autres machins dans le même goût. Pas nouveau, mais ça fait vendre en donnant aux clients de ce genre de récit un point de repère familial ;
- Se sont permis au passage de violer monsieur et madame Carpenter à plusieurs reprises. En clair des esprits aussi frappeurs que mal placés, et une nouveauté dans ce genre de récit, histoire de faire vendre ;
- Avaient une relation particulière avec la petite Jodie Carpenter, qui leur servait de vecteur pour des phénomènes de poltergeist.

Pour le dernier, c'est particulièrement gonflé d'impliquer la petite Jodie, neuf ans à l'époque, dans ces histoires. Surtout que, selon sa sœur aînée Tessie, la petite faisait ça à titre de plaisanterie. J'ai acheté le livre tiré de cette histoire, rien que pour la rigolade, et j'ai eu droit à une belle crise de fou-rire en voyant une des photographies prises par les Garrisons, à l'aide d'un appareil photo caché se déclenchant au mouvement, et sensé détecter des poltergeists.

Cette photo représentait la petite Jodie Carpenter dans les airs, au-dessus de son lit, avec l'air de bien s'amuser. Les Garrisons ont vendu l'image comme étant celle d'une lévitation de la petite faite par des esprits... Moi, j'appelle ça utiliser son lit comme trampoline, ce que j'ai fait au même âge, comme tous les gamins ou presque...

La grosse affaire de South Portland n'a pas abouti à un gros succès bien rentable contrairement à celle de Minimythville dix ans plus tôt, malgré les efforts des Gar-

risons pour vendre leur camelote. Elle est rapidement tombée dans l'oubli suite à la combinaison de plusieurs facteurs qui ont agi en synergie pour couler l'arnaque. Et cela, aussi bien avec l'histoire elle-même qu'avec l'environnement dans lequel elle a été servie.

En premier lieu, les histoires de possession satanique, depuis Minimythville, c'était un peu éculé et la mode commençait à passer en ce milieu des années 1980. Déjà, le film *Ghostbusters*, sorti un an plus tôt, avait fait du concept même des démons et des possessions un bon moment de rigolade, comme les films de la série *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?* avaient ruiné le concept même de film catastrophe. Sans parler que le cas de Minimythville avait suscité une vague de copies opportunistes, y compris par les Garrisons, comme nous l'avons vu plus haut, cherchant à capitaliser sur le succès de cette franchise. Donc, du réchauffé de chez réchauffé...

Ensuite, comme les histoires de paranormal sont généralement servies par les médias à titre de remplissage, une actualité chargée est défavorable aux vendeurs de ce genre de produits. Et les derniers mois de 1985 ont été TRÈS chargés point de vue actualité. Déjà, entre début novembre et Hanouka les fêtes de fin d'année 1985, le sommet de Genève entre Reagan et Gorbatchev a occupé les médias, en alternance avec le crash du vol Arrow Air 1285, les opérations du groupe terroriste Abu Nidal et d'autres événements du même ordre.

En 1986, il y a eu de quoi faire aussi : explosion en vol de la navette spatiale Challenger le 28 janvier, assassinat du premier ministre suédois Olof Palme le 28 février, l'affaire sur le passé nazi de l'ancien secrétaire des Nations Unies Kurt Waldheim est lancée par le *New York Times* le 26 mars 1986, avril voit le raid aérien US contre la Lybie le 15, et l'explosion de la centrale atomique de Tchernobyl le 26, et je vous fais grâce du reste de l'année, le sommet étant l'Irangate qui a occupé tous les médias pendant des mois à partir de novembre. En clair, pour caser quoi que ce soit sortant de l'ordinaire dans les médias en 1986, bon courage...

Enfin, le facteur le plus important à mon avis, c'est que la mode des démons était passée, et l'utilisation systématique des zinzins sataniques pour un oui ou pour un non avait fini par lasser tout le monde. Simple exemple : pouvez-vous me citer un film de la trempe de *L'Exorciste* postérieur à mi-1984 et antérieur à, disons, 1990 ? Cherchez pas, il n'y en a aucun. Hollywood, qui sait mieux que quiconque exploiter les modes, avait laissé tomber le filon faute de clients.

Je rajouterai à cela le fait que la panique satanique était à son zénith au milieu des années 1980, et attirait davantage le public du fait du caractère plus plausible (mais tout autant fictif dans la réalité) des faits présentés. Les réseaux sataniques clandestins qui procèdent à des sacrifices humains rituels, c'est plus facile à vendre que des histoires de possessions, du fait que cela ne fait pas appel à des phénomènes paranormaux qui peuvent rebuter le public qui n'y croit pas. Et puis, quand ce sont des représentants des services de maintien de l'ordre qui mettent ça en avant (toujours à tort d'ailleurs), ça a plus de poids que la parole de médiums professionnels.

Tout était réuni pour que le cas de South Portland fasse un flop, et c'est ce qui s'est passé. D'après un de mes contacts auprès de l'éditeur, que j'ai connu plus tard sur un autre dossier après mon installation dans le Colorado, *La possession de South Portland* s'est très mal vendue, et n'a fait l'objet que d'un seul tirage à 50 000 exemplaires en tout et pour tout. Publié en septembre 1985, je l'ai vu en vente *neuf* sur Amazon en

2007. Je viens de vérifier ça au moment où je vous rédige ce texte (4 janvier 2015), il est désormais épuisé et disponible seulement en occasion.

J'ai appelé l'éditeur au bureau lundi 5 janvier 2015 et il m'a confirmé que le livre était épuisé depuis mi-2009, et qu'aucune réimpression n'était prévue. Près d'un quart de siècle pour vendre 50 000 exemplaires, si ce n'est pas un bide, c'est très bien imité... Naturellement, les Garrisons ont tenté de vendre leur histoire à Hollywood, et c'est ma copine Monica Broughtham, qui étudie les légendes urbaines, qui m'en a retrouvé la trace. Portant le même titre que le livre, le film en question était un téléfilm fauché tourné par une boîte et des acteurs de seconde zone en 1988. J'en ai un enregistrement numérique par une de mes amies, je vais le voir ce soir (5 janvier 2015).

Je l'ai vu (6 janvier 2015) et, franchement... C'est du tout-venant vendu à la livre pour boucher les trous dans les programmes de nuit, mal réalisé, mal joué et mal filmé, ça ne m'étonne pas que la copine en question l'ait récupéré sur ~~The Pirate Bay~~ avant la fermeture récente du site Scyfy Channel dans les programmes de nuit. Ça sent la fin du filon ce genre de réalisation de troisième zone. Et, franchement, si je n'avais pas retrouvé Tessie récemment, je n'aurais jamais eu l'idée de rouvrir ce dossier du fait de son caractère navrant de bout en bout.

La suite de cette affaire n'est pas difficile à deviner. Les Carpenters ont occupé la maison jusqu'en mai 1988 selon leur propriétaire, pas mal pour des gens qui doivent cohabiter avec des démons sodomiseurs stakhanovistes à l'appétit sexuel comparable à celui de Dominique Strauss-Kahn... J'ai perdu de vue après ça Tessie et sa famille, jusqu'à ce que je la retrouve à Chicago presque trente ans plus tard.

Pour ma part, en 1988, j'avais mon emploi à l'EPA depuis un an et je mettais de l'argent de côté pour me payer un master de droit commercial. Il me fallait \$15 000 et j'économisais tout ce que je pouvais sur ma paye de mon boulot à l'EPA pour éviter de trop devoir m'endetter. Quand on ne gagne que \$1 000 par mois, il ne faut pas trop avoir de goûts de luxe... J'ai pu finalement me payer mon master pour l'année scolaire 1989-1990 puis, grâce à une relation de travail de l'EPA, copain d'armée de mon oncle Andy, partir au Colorado pour le poste chez Medicare/Medicaid que j'ai occupé jusqu'à ce que je fonde ma propre boîte en 2001. Voilà pour ma part.

Pour l'histoire concernant les Garrisons, je dois avouer que *Rational Thinking* ne l'a pas traitée du tout depuis son premier numéro. Si j'ai eu des infos précises sur ce dossier, c'est par ma copine d'enfance Monica Broughtham, celle qui est chercheur en folklore contemporain à l'Université de New York. Elle a fait tout un dossier là-dessus à l'occasion du décès de Morgan Garrison, en septembre 2006, et l'a publié dans un numéro de la revue du CSI, *Skeptical Inquirer*. Comme nous avons liquidé les histoires de possessions démoniaques au milieu des années 1990 au profit d'autres foutaises plus à la mode (et autrement plus nuisibles), nous ne nous occupons plus de ce sujet, surtout parce que nos lecteurs ne nous le demandaient pas.

En cette fin de 2014, à Chicago, outre la joie de retrouver une copine que j'avais perdu de vue, j'ai eu l'idée de refaire le point sur la carrière des Garrisons à travers le témoignage de Tessie. Lors du dîner que nous avons fait ensemble, je lui ai soumis mon idée et, contrairement à ce dont à quoi je m'attendais, elle a été tout à fait favorable à ma démarche :

« J'ai lu ton journal, et c'est une bonne chose que tu dénonces les escrocs dans ce genre. Mes parents en sont morts de ce genre d'arnaque, ça serait bien que quelqu'un les dénoncent.

— Tu connais ma politique, et celle de la rédaction de *Rational Thinking* : on te fait tout lire avant publication, et nous ne publions les parties qui te concernent qu'après ton accord explicite.

— T'as toujours été une nana super, ça n'a pas changé, et je te fais confiance. Tu comptes reprendre toute l'histoire ?

— Je vais faire un article complet. Tu connais ma copine Monica, elle a déjà réglé leur sort aux Garrisons huit ans plus tôt. Après, c'est pas moi qui décide à 100%, il y a des conférences de rédaction pour déterminer ce qu'on va mettre dans le journal, j'en ai une pour le numéro de février 2015, le 10 janvier. Comme je vais me baser surtout sur l'article de Monica, je vais lui demander son avis et l'autorisation de *Skeptical Inquirer*. Je passe les fêtes de fin d'année chez mes parents à Portland en famille, je contacterai mon amie à l'occasion. »

C'est ainsi que j'ai commencé mon enquête en ressortant de mes malles *La possession de South Portland*, le numéro de *Skeptical Inquirer* parlant des Garrisons, et divers autres documents. J'en ai parlé à la dernière conférence de rédaction de l'année, chez Carlos, le 17 décembre 2014, à mon retour de Chicago. Carlos a tout de suite été d'accord pour traiter le sujet, et il m'a donné carte blanche :

« Excellente idée, surtout si tu as des témoins de première main à interroger. Ces derniers temps, il y a une recrudescence d'émissions genre chasseurs de fantômes en télé-réalité, mettre les pieds dans le plat en dénonçant les escrocs dans ce genre serait utile. Tu peux nous faire quelque chose pour le numéro de février ?

— Sans problème, j'ai déjà commencé le travail. Les parents de Tessie sont décédés dans les années 1990, mais j'ai les numéros de ses sœurs et de ses cousines, je les ai contactées, et elles sont d'accord pour des interviews. Monica m'a confirmé qu'elle avait tous les droits sur son article, et que *Skeptical Inquirer* ne pouvait pas s'opposer légalement à ce que je reprenne son travail. Par politesse, je leur ai quand même demandé un accord formel pour cette publication. Ils ont déjà repris certains de nos textes avec notre accord explicite, ils pourront bien nous renvoyer l'ascenseur. »

C'est ainsi que j'ai commencé cet article, synthèse et réactualisation de ce qui avait été fait sur ce dossier. J'ai repris l'historique générale de l'affaire, avec des récits très vivants de Tessie, de ses sœurs et de ses cousines, qui illustrent bien la fabrication de l'arnaque par les Garrisons, qui n'en sortent pas grandis. Les médiums à l'ancienne apparaissent pour ce qu'ils étaient : des businessmen cyniques sautant sur la bonne affaire et se fichant éperdument des dommages collatéraux.

Comme j'ai parlé de cet article sur le site de *Rational Thinking*, j'ai eu des témoignages supplémentaires de première main très importants. D'abord, l'agent artistique qui a négocié les droits pour le téléfilm tiré du livre des Garrisons sur le sujet. Il y en a dix pages et c'est assez coloré comme histoire, elle fera l'objet d'un article à part avec une série d'articles sur les médias et le paranormal, prévue pour avril à juin 2015. En résumé, les Garrisons ont poussé à la roue un producteur pour faire au départ un film de cinéma avec un budget prévu conséquent, pour l'époque, de l'ordre de 20 millions de dollars, soit 44 millions de dollars de 2014, un budget de film de premier rang,

avec des acteurs de premier rang et un réalisateur réputé à la caméra. Les Garrisons devaient rassembler les fonds pour lancer le film.

Naturellement, ça ne s'est pas fait, le budget étant dès les six premiers mois divisés par dix, les Garrisons ne réussissant finalement qu'à récupérer à peine \$250 000 au final, tout juste de quoi financer le téléfilm de dernière zone sorti en 1988 dont j'avais parlé plus haut. Téléfilm qui n'est pas rentré dans ses frais autrement qu'après *dix ans* de syndication sur les chaînes du câble en troisième partie de soirée. Très important, j'ai eu le témoignage de l'auteur du livre, Godfrey Nathanson. Dans le même ordre d'idées, ce mercenaire de l'écriture m'a confirmé, en un courriel bref que je reproduis in extenso ici, l'ampleur de l'arnaque. Cela se passe de commentaires :

DE : (adresse non dévoilée à la demande de l'intéressé)

À : Jolene A. Wisniewski <jolene.wisniewski@gmx.us>

OBJET : La Possession de South Portland, ma version

Bonjour,

Merci à vous de dénoncer cette arnaque, et de me permettre de rétablir la réalité des faits sur ce dossier. Je n'ai aucun intérêt ni personnel, ni professionnel à défendre qui que ce soit dans cette affaire, et je suis bien content que les petites Carpenters souhaitent que l'on publie la réalité des faits.

En ce qui me concerne, j'ai été contacté par les Garrisons en février 1985 pour rédiger une histoire de paranormal pour un à-valoir de \$10 000 à l'époque. Comme j'avais déjà rédigé des histoires de ce genre par le passé (je suis dans le métier depuis le début des années 1970), j'ai sauté sur l'occasion. C'était un contrat comme un autre, j'en avais eu quatre autres, dans d'autres genres, la même année.

Les Garrisons avaient trois dossiers sous le coude, et ils ont choisi les Carpenters pour des raisons d'ordre purement cynique. D'abord, contrairement aux deux autres cas, ces gens-là étaient au bas de l'échelle sociale, donc plus susceptibles de se faire arroser par les Garrisons. Ils ont touché près de \$10 000 en un an par les Garrisons, ça a facilité leur participation. Les deux autres familles étaient plus aisées, et pas criblées de dettes, donc plus difficiles, ou plus chère, à acheter.

Ensuite, les Carpenters étaient plus près de Boston, la ville où étaient domiciliés les Garrisons, que les deux autres familles, réduisant les frais de transports. Et, enfin, les Carpenters avaient un atout qui a fait la différence : leur maison était un ancien magasin de pompes funèbres. Il y avait quelque chose à exploiter. Ce qui aurait pu donner quelque chose d'intéressant si les Carpenters avaient eu quelque chose de cohérent à dire.

Autant le dire tout de suite, il n'y avait RIEN chez les Carpenters, et comme le mari et la femme tenaient des discours aussi incohérents que contradictoire, j'ai du quasiment broder pour au moins les neuf-dixièmes du livre. Pour la partie sexuelle, ce sont les Garrisons qui m'ont demandé de l'ajouter, alors que je n'avais rien d'utilisable dans ce sens à travers ce que me disaient les Carpenters mari et épouse. Je n'ai jamais su pour l'internement psychiatrique

de leur fille aînée, personne ne s'étant donné la peine de m'en tenir informé.

Ce livre a fait un bide par la suite, c'est tant mieux, et je suis content qu'il soit épuisé depuis 2009. C'était une merde d'un bout à l'autre, certainement le pire que j'ai été amené à écrire. D'ailleurs, c'est le dernier que j'ai rédigé dans ce domaine, et je suis bien content que mon agent ne m'en demande plus. Je n'ai pas revu les Garrisons après les premières épreuves en août 1985, et je n'ai rien touché de plus que les \$10 000 d'à-valor du début.

Merci pour votre article, je suis impatient de vous lire. Au plaisir de vous retrouver dans les pages de votre revue.

Sincèrement vôtre,

Godfrey NATHANSON

L'essentiel était dit. L'arnaque était complète dès le départ et, contrairement à Minimythville, elle n'a pas marché. J'avais un sujet d'article pour février, et pas mal de choses à dire sur un sujet qui revenait un peu trop à la mode à mon goût. Comme je vous l'ai déjà dit précédemment, un nouveau film sur l'affaire de Minimythville va sortir en cette année 2015. Décidément, tant qu'il y a des gens à berner, il y aura toujours des escrocs pour leur vendre n'importe quoi. . .

Mais, pour moi, le plus important n'était pas là. J'avais retrouvé une amie d'enfance, et j'étais contente de voir qu'elle s'en était tirée dans la vie. Même si ce qui nous avait unies étaient des circonstances tordues, cela n'avait pas nui à notre amitié. Et des amis sincères, c'est un bien précieux à soigner.

FIN

ADDENDUM

Suite à la confirmation de la publication de l'article sur le cas de South Portland, j'ai eu, via le site internet de *Rational Thinking*, des retours tant sur ce cas précis que sur d'autres cas que les Garrisons ont traités. Ainsi que des témoignages sur leurs méthodes commerciales.

Tout d'abord, un témoignage de la part de monsieur Robertson, le propriétaire des Carpenters en 1985. Trente ans après, il a pu faire les opérations immobilières qu'il envisageait à l'époque, et il me l'a confirmé par écrit, voici sa lettre :

Norman H. Robertson
 135, Smuglers Cove Road
 04106 SOUTH PORTLAND, ME

South Portland, le 29 décembre 2014

Chère Ms. Wisniewski,

Mon fils m'ayant signalé que vous reveniez sur le dossier de la possession démoniaque de 1985 qui avait soi-disant concerné mes locataires de l'époque, monsieur et madame Carpenter et leur famille, je me permets de vous apporter des précisions concernant la maison dans laquelle les Garrisons prétendent que les Carpenters auraient été agressés par des entités démoniaques entre septembre 1984 et fin 1985.

Depuis que j'ai acquis cette maison, qui faisait partie d'un lot avec les deux hangars qui m'intéressaient, en 1974, aucun des locataires successifs qui a précédé les Carpenters n'a fait part d'un quelconque phénomène paranormal, alors que tous étaient prévenus que c'était un ancien magasin de pompes funèbres, et que les installations nécessaires à ce commerce ont été laissées en l'état à la cave jusqu'à la démolition de la maison en question pour récupérer le terrain, pendant l'été 1992.

Les Carpenters ont été mes locataires entre septembre 1984 et avril 1989, date à laquelle ils sont partis d'eux-mêmes à jour de leurs loyers, en prétendant avoir trouvé quelque chose de mieux pour moins cher. J'ai ensuite loué la maison à une famille d'émigrants venant de ce qui était encore l'URSS entre juin 1989 et août 1992, date à laquelle j'ai disposé de fonds pour démolir cette maison et les deux hangars avant de revendre les terrains. Ces gens ne m'ont jamais parlé non plus de phénomènes bizarres dans cette maison.

Un promoteur m'a racheté les trois terrains nus une fois les bâtiments démolis et il a fait construire des maisons d'habitation aux normes actuelles sur les terrains, qui ont aussi bénéficié d'aménagements paysagers pour créer des jardins. Mes nouveaux voisins, qui ont aménagé

entre 1994 et 1996, ne m'ont pas davantage signalé de phénomènes paranormaux quelconques.

En espérant de vous avoir été utile, je vous remercie de l'attention que vous porterez à ma lettre.

Sincèrement vôtre,

Norman Harold ROBERTSON

Contrairement à la maison de Minimythville, celle des Carpenters à South Portland ne risque pas devenir un lieu de culte vu qu'elle a été démolie. . . J'ai comparé la vue actuelle de Google Street Maps avec les photos d'époque du livre des Carpenters et ça n'a rien à voir : la nouvelle villa qui occupe le terrain de l'ancien magasin de pompes funèbres n'est même pas construite sur l'emplacement de cette dernière, qui a visiblement été nivelé pour être transformé en partie du jardin.

C'est l'un des aspects les plus intéressants de ce dossier, l'historique des lieux. Mais un autre aspect intéressant est celui des méthodes des Garrisons. De nombreux témoignages nous sont parvenus à la rédaction de *Rational Thinking* le mois précédent, janvier 2015, et ils convergent tous autour de l'idée que ces gens-là avaient monté un joyeux business autour d'histoires de fantômes qu'ils fabriquaient à façon. Voici des extraits de témoignages, classés par ordre chronologique croissant, parlant de leurs méthodes, cela se passe de commentaires :

. . .Le fameux cas des fantômes du couple de Lowell qui hantait l'appartement d'une maison d'habitation collective en 1954 est complètement faux. Ma grand-mère et ma mère ont habité la maison en question entre 1941 et 1975 et n'ont jamais entendu parler de qui que ce soit qui ce soit suicidé en ces lieux. J'y ai aussi passé une partie de mon enfance entre 1970 et 1975 et je n'ai jamais entendu parler de cette histoire. Le cas cité dans "Les Fantômes sont Réels" est rapporté par une personne qui a effectivement été locataire entre 1951 et 1955, ce qui m'a été confirmé par le fils d'un des propriétaires des lieux, mais rien de plus. Je n'ai aucune autre information à ce sujet, à part que mon interlocuteur m'a confirmé n'avoir entendu parler de ce cas qu'après sa publication par les Garrisons.

Mr. Taylor FISHER, Sacramento, CA

. . .La personne du cas de New Bedford, MA, de 1957, je la connais bien. C'était une de mes grand-tantes qui a été diagnostiquée avec un syndrome bipolaire en 1961 et a fait plusieurs séjours en hôpital psychiatrique depuis.

Ms. Annelise BORGER, New York, NY

. . .Je suis le fils des propriétaires de l'épicerie hantée de Burlington, VT, en 1963. C'était une pure escroquerie, mon père voulait faire de la publicité pour son magasin, et il a berné les Garrisons avec une histoire de fantômes qu'il a entièrement montée de toutes pièces. Ces derniers ont gobé l'histoire sans discuter et sans faire la moindre recherche qui leur aurait

détruit la bonne affaire. Une simple recherche sur le cadastre permet de voir que l'immeuble dans lequel se situe l'épicerie n'a été construit qu'en 1925, et qu'aucune personne n'a pu y être assassinée en 1889, contrairement à ce qu'on écrit les Garrisons. Mon père a pris une histoire de sa ville natale, Albany, NY, et il l'a transposée à Burlington.

Mr. Franck WASHBURNE, Chicago, IL

...Le cas des fantômes du loft de Boston en 1966 est très facile à expliquer : les propriétaires des lieux prenaient de l'acide et étaient versés dans le paranormal. Mon père me l'a dit quand je lui en ai parlé récemment suite à ma visite sur le site de votre journal. Il connaît l'affaire parce qu'il avait participé à une des soirées sous acide que ces gens-là organisaient à l'époque.

Ms. Elenore TIBETTS, Houston, TX

...Pour la ferme hantée de la forêt de Tuscarora, en 1969, inutile d'aller chercher bien loin. Les fermiers étaient des alcooliques sévères et ils avaient deux de leurs quatre enfants qui étaient déficients intellectuels. Mes parents, travailleurs sociaux du comté à l'époque, les ont placés en foyer d'accueil en 1971, c'est par eux que j'ai l'information.

Ms. Geraldine CHAMPLAIN, Philadelphie, PA

...Les Garrisons ont passé toute la ville de Baltimore au peigne fin entre fin 1972 et début 1974 pour trouver des cas de possession satanique, et ils n'ont rien trouvé. Les deux cas qu'ils rapportent dans leur livre sont de pures fictions, les adresses qu'ils donnent étant celles d'entrepôts inhabités. Je débutais ma carrière dans la police à l'époque, et je patrouillais dans le quartier en question, vous pouvez me faire confiance sur ce point.

Mr. Wallace VENZOTTI, Washington, D. C.

...Je suis agent littéraire de profession et je connais bien les Garrisons. Début 1980, ils ont essayé de me vendre une histoire qu'ils présentaient comme étant vraie et mêlant ovnis et possession satanique. C'était tellement grotesque comme récit que je les ai poliment priés d'aller se faire voir. Trois ans plus tard, à une convention professionnelle, j'ai appris qu'ils avaient essayé de refiler cette histoire à tous mes confrères qui travaillent dans le rayon du paranormal. Naturellement, tout le monde a refusé.

Ms. Gabrielle McLOHAN, Boston, MA

...Mes voisins, qui croient aux fantômes et habitent une maison ancienne à Portland Centre, avaient contacté les Garrisons fin 1983 parce que leur maison était soi-disant hantée. Ils sont passés une fois en mars 1984 pour voir les lieux et le propriétaire et ils insistaient lourdement pour savoir s'il n'y avait pas de possessions sataniques, de poltergeists ou d'autres numéros de cirque dans le même genre. Comme la maison n'était rien de plus qu'un ancien hôpital militaire construit pendant la guerre de Sécession, cela ne semblait pas les intéresser. Ils ont poliment dit qu'ils rappelleraient et ils ne sont jamais revenus. L'année d'après, ils

sortaient le cas des Carpenters, sans commentaire. . .

Ms. Albertine ROSSLARE, Portland, ME

. . . Courant 1988, je peux vous confirmer que les Garrisons se sont intéressés à une famille de mon quartier que je connaissais bien, les X. . . J'habitais à deux blocks de leur maison, et je savais que c'étaient des gens à problèmes, mais d'un point de vue légal. Ils avaient prévu de faire une de leurs histoires habituelles de possession satanique avec ces gens-là mais tout est tombé à l'eau début 1989 quand le FBI a arrêté monsieur X. . . sous l'accusation de trafic de drogue. Il tenait une fumerie de crack et la DEA l'avait dans le collimateur.

Mr. Y. . . Washington, D. C.

. . . Les Garrisons sont bien connus dans notre milieu, comme "conseillers techniques" sur divers films traitant du paranormal. Ils ont sévi à Hollywood dans ce métier entre 1991 et 2004 à ma connaissance, avant de quitter le métier pour des raisons de santé, selon certains de mes confrères. À chaque fois, ils se réclamaient d'une expérience de plusieurs décennies dans ce métier, et ils prenaient au minimum \$10 000 par prestation. N'importe quel réalisateur de film fantastique ou d'horreur un peu sérieux les prenait et les mettait au générique. Quand à savoir si leurs allégations étaient prises au sérieux, cela dépendait des contractants. . . Sachant que c'était surtout l'aspect visuel des scènes et le caractère plus ou moins répandu des clichés employés qui intéressait les réalisateurs qui faisaient appel à eux.

Mr. Jason LEWITT,

de LLC LEWITT AND ASSOCIATES, agence artistique, Los Angeles, CA

Ultime point concernant les Garrisons. J'ai pu obtenir par l'état-civil de leurs lieux de naissance leurs actes de décès (madame Garrison étant décédée en mai 2011), ils sont tous les deux enregistrés à la municipalité de Santa Barbara, Californie. D'après leur testament, ils ont légué leur villa à un de leurs neveux, et l'agent immobilier que j'ai contacté à ce sujet m'a dit que le prix du billet d'entrée dans le quartier où ils habitaient tournait autour du million de dollars pour la plus petite villa disponible. . .

En clair, l'escroquerie au paranormal, bien qu'il y ait des hauts et des bas, cela rapporte, et pas qu'un peu. Les Garrisons ciblaient des familles catholiques ayant de gros problèmes personnels, surtout financiers, auxquels elles devaient faire face sans pouvoir y arriver, leur disaient en utilisant leur pipotron paranormal, calibré pour impressionner la chaland avec des termes aussi ronflants que vides de sens, que leur maison était hantée par des démons, et leur proposait un exorcisme à l'ancienne et un pourcentage sur le bouquin et le film tiré de leur histoire. En droit, cela s'appelle un abus de faiblesse, et j'en ai pas mal collecté à leur actif. La suite dans le numéro de février de *Rational Thinking*, à paraître le 10 !

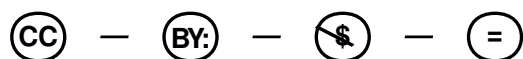
Denver, le 8 février 2015,

Jolene A. WISNIEWSKI

CC Olivier Gabin, 8 février 2015

Version 1.0

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :



Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre sont disponibles à cette adresse :

Lien vers la license CC by-nc-nd sur [Creativecommons.org](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Mis en page avec L^AT_EX

Distribution Texlive 2014 et éditeur Texmaker 4.4.1